



BELGIQUE-BELGIE
P.P.
7180 SENEFFE 1
6/1480

PÉRIODIQUE TRIMESTRIEL

Hors-les-Murs & Communautés en Marche

Bureau de dépôt : 7180 SENEFFE 1

N° d'agrément : P 302362

éditeur responsable : Pierre Collet

chemin Barbette 3, 1404 BORNIVAL

4^e trimestre – décembre 2023

REVUE COMMUNE DU RÉSEAU PAVÉS N° 77

Équipe de rédaction : Pierre Collet, Jean-Marie Culot, Jacqueline De Cat,
Sylvie Kempgens, Philippe Liesse, Joseph Pirson, Gisèle Vandercammen

info@paves-reseau.be



POUR UN AUTRE VISAGE D'ÉGLISE ET DE SOCIÉTÉ



Communautés en marche

Parce que nous espérons et parce que le souffle de Dieu est vivant dans notre histoire, face à tant de choses qui nous écrasent et dans lesquelles nous sentons notre impuissance, nous nous rassemblons pour signifier que des solidarités sont possibles dans et par notre foi en Jésus-Christ. Nos communautés sont des lieux d'Église qui explorent des parcours nouveaux. Elles tissent des liens entre elles. Elles sont ouvertes à toute personne en recherche.

Au plan international, notre coordination participe au Collectif Européen des Communautés de Base : voir

www.ccbeurope.org/fr/

Contacts (contacts locaux + coordination + comité de rédaction)

Angèle BOUSEZ, Liège - 04 223 72 56 - angele.bousez@gmail.com

Pierre & Marie-Astrid COLLET, Nivelles 067 210 285 pierrecollet@hotmail.com

Jacqueline DE CAT, Nivelles - 067 84 43 80 - jacquihansen.dc@gmail.com

Brigitte DERONNE, Tournai - 0497 549 379 - deronne.brigitte07@gmail.com

Alain FOHAL, Bruxelles - 02 410 38 20 - alainfohal@skynet.be

Monique HENRARD, Charleroi - 0469 61 30 61 - monique.henrard@laposte.net

Gerda HILGERS, Bruxelles - 02 608 86 71 - gerdaetpierre@proximus.be

Michel JEHAES, Ransart - 071 35 79 66 - michel.jehaes@gmail.com

Sylvie KEMPGENS, Bruxelles - 0494 322 843 - sylvie.kempgens@telenet.be

Carmela LICCIARDI, Liège - 04 226 50 72 - carmelalicchardi@hotmail.com

Marie-José MEESEN, Barvaux/Cz - 083 690 699 - meesmjos8@gmail.com

Étienne MAYENCE, La Louvière - 0473 112 653 etiennemayence@skynet.be

Yvonne MIGNOT, Bruxelles - 02 672 72 92 - yvonnemignot@hotmail.com

Jean PEETERS, Bruxelles - 0479 68 60 20 - peeters.jean@hotmail.fr

Marie-Christine SNOY, Bruxelles - 02 343 71 26 - mcterlsnoy@gmail.com

Gisèle VANDERCAMMEN, Bruxelles - 02 733 13 54 -

gisele.vandercammen@gmail.com

On peut accéder aux anciens numéros de la revue sur notre site, ainsi qu'à des textes de célébrations et aux hommages à quelques personnes plus marquantes qui nous ont quittés : <https://sites.google.com/view/ccbwalloniebruxelles>

C'est aussi le lieu pour échanger des nouvelles des communautés, ainsi que sur notre page facebook : www.facebook.com/groups/482488615940969

Ce bulletin est publié par le réseau PAVÉS en partenariat avec l'association Hors-les-Murs qui gère les fichiers et assure les envois. L'abonnement annuel de 10 € ou plus, à votre convenance, est à payer dorénavant au compte de **Hors-les-Murs : BE20 0882 8180 0856 – Code BIC : GKCCBEBB**

Liminaire

Comme vous pouvez le lire en dernière page de couverture, ce n'est pas la variété des sujets qui manque dans ce numéro d'hiver de notre bulletin. Il y a pourtant quelques préoccupations qui se recoupent. On y parle beaucoup de *commun*, de *participation* et de *vivre ensemble*. D'abord avec la suite attendue de la lecture de la thèse de Gaël Giraud, *Composer un monde en commun* : Joseph Pirson et ses amis ont relevé cette fois de quelle manière Giraud entend faire droit à la justice sociale et environnementale. Leur interprétation est courageuse, créative, en particulier concernant le thème de la propriété privée. Ils s'intéressent aussi beaucoup à l'enracinement biblique et théologique susceptible de porter nos engagements. Un appel urgent !

Tout comme celui d'Olivier Chaput qui animait la rencontre des Communautés de base pour approfondir nos idées et nos pratiques concernant "*la démocratie profonde*" : il ne suffit pas de reconnaître ni d'analyser les crises, il nous faut des outils et des méthodes pour y répondre.

Et c'est aussi de *participation* qu'il s'agissait au Synode d'octobre où, pour la première fois, des laïcs étaient "autorisés" à voter ! Les résultats ne seront évidemment pas à la hauteur des espérances, les attentes étant trop différentes, mais il n'y aura d'avancée aux étapes suivantes que si tout le monde s'engage dans le "*processus*", avec intelligence et détermination.

Nous avons aussi tenu à vous partager d'autres expériences, comme celle de la journée théologique de Paris sur *Dire Dieu aujourd'hui autrement*, comme la 3^e Journée de la *Théologie par les pieds*, comme la rencontre de Fléron en écho à l'initiative liégeoise *Rendons l'Église au Peuple de Dieu*. Ça bouge !

Nous inaugurons une 5^e rubrique dans la partie commune PAVÉS de notre bulletin. Après la Société, la Foi, l'Église, et les Perspectives (e.a. culturelles), nous regrouperons sous le titre ***Libres propos*** des courriers et des textes qui n'entrent pas dans ces catégories, soit parce qu'ils nous paraissent plus éloignés des objectifs fixés, ou parce qu'ils sont plus personnels, ou qu'ils expriment des réactions de lecteurs, etc. N'hésitez donc pas à vous exprimer...

Enfin comment présenter nos vœux de paix à l'occasion de Noël et nos souhaits de bonheur et de renouveau pour l'année qui vient dans le contexte de guerre et de violence, de suspicion, de repli communautaire ou partisan où nous vivons ?

Que la douceur et la simplicité du message de Noël vous habitent !

Paix et fraternité chez vous ! Cessez les feux ! Suivons l'étoile !

Pierre COLLET

Le sang symbole de mort ou de vie ?

Des guerres continuent à blesser notre humanité un peu partout dans le monde. Le sang devient symbole de mort, alors qu'il est symbole de vie ! De nouveau, le Proche Orient est en feu ! C'est l'horreur ! Que peut-on en dire sans sombrer dans une géopolitique à bon marché ? Il reste que chaque camp espère la paix ! Mais quelle paix ? Un trésor à sauvegarder au prix d'une solidarité qui doit toujours prendre le pas sur le chacun pour soi !

C'est sans doute dans cette optique que Johan Bonny, l'évêque d'Anvers, s'est exprimé dans les médias flamands ce 9 novembre 2023. Vivant dans une ville flamande qui compte la plus grande communauté juive du pays, il s'adresse à ses amis juifs à propos de la situation à Gaza : *Israël a le droit d'exister et de se défendre, personne n'en doutera. Mais les Palestiniens ont aussi le droit d'exister et de se défendre.*

Johan Bonny veut rompre un silence coupable. La réaction de l'Occident pêche par confusion et contradiction. Tandis que le porte-parole de l'Unicef déclare que *Gaza est un cimetière pour les enfants, et un enfer pour tout le monde*, les grandes puissances militaires soutiennent Tsahal, l'armée israélienne, au nom d'un devoir d'assistance à Israël la démocrate !

Dans sa lettre ouverte sur la situation à Gaza, Johan Bonny redit que la seule solution est l'existence de deux États. Solution soulignée par d'aucuns, à maintes reprises, mais stratégiquement boycottée afin que la terrible journée du 7 octobre 2023, celle de cette attaque inexcusable et inacceptable, ne serve d'alibi à l'opération « vengeance ». Des milliers d'innocents sont morts à Gaza, et Tsahal continue son travail de destruction systématique au nom d'une volonté de réduction à néant du Hamas.

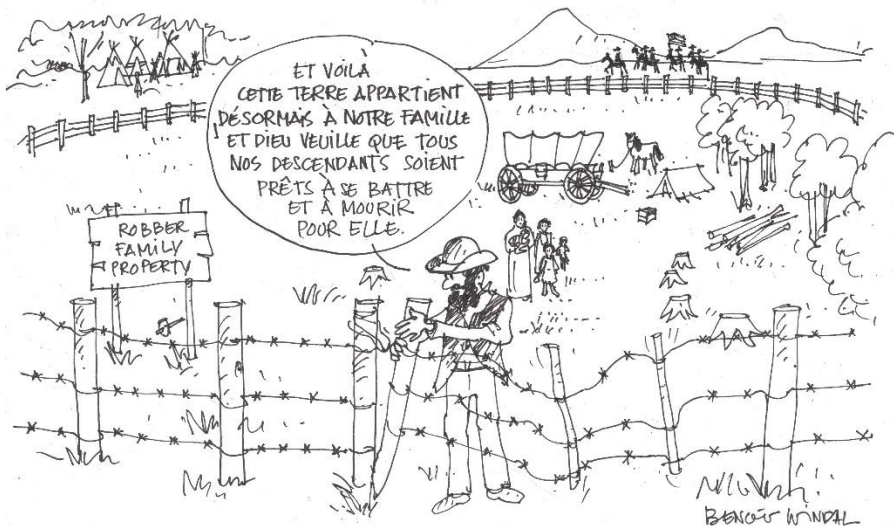
Johan Bonny se dit « exaspéré » en constatant que certains politiciens et militaires israéliens usent et abusent de thèmes bibliques pour légitimer leurs actions meurtrières. Il s'exprime en tant que chrétien et n'hésite pas à écrire *qu'aucune parole de Dieu dans l'Ancien Testament ne peut légitimer une récupération violente ou une expansion militaire du soi-disant « pays biblique »*.

Il est intéressant de s'arrêter quelque peu aux termes « soi-disant pays biblique ». En réalité, il s'agit du terme *Terre promise* !

Mais cette expression, enracinée au plus profond des traditions religieuses devient une arme de destruction quand elle est réduite à sa dimension géographique. La « Terre » que Dieu promet est une « Humanité nouvelle ». D'ailleurs, quand les prophètes parlent de la terre, ils veulent signifier les « hommes ». Et l'humain occupera toujours la place centrale au détriment de la terre. Ainsi, le psaume¹ chante que *Le ciel, c'est le ciel du Seigneur ; la terre, il l'a donnée aux fils d'Adam*. De plus, la terre symbolise la fidélité à l'alliance. Et la fidélité n'est pas « géographique », car elle est un chemin de « communion ».

Les prophètes sont très clairs à propos de ce court-circuit géographique : *Malheur à ceux qui ajoutent maison à maison, qui joignent champ à champ jusqu'à ne plus laisser de place et rester seuls habitants au milieu du pays*². Et quand le prophète parle du futur, il met dans la bouche de Yahvé cette promesse qui évacue toute dimension géographique : *Je vais créer des cieux nouveaux et une terre nouvelle*³ [...] *le loup et l'agnelet paîtront ensemble*⁴.

Philippe LIESSE



¹ Ps 113, verset 16 (Hébreu 115)

² Isaïe 5, 8

³ Isaïe 65, 17

⁴ Isaïe 65, 25

CHANGER LA SOCIÉTÉ

Autour de l'ouvrage de Gaël Giraud « Composer un monde en commun » - 2^e partie

Dans le précédent numéro de la revue (n° 76), nous avons ouvert une relecture à quatre voix autour de l'immense ouvrage de Gaël Giraud. Rappelons que la publication de ce livre écrit à partir d'une thèse de doctorat en théologie défendue au Centre Sèvres à Paris en 2020 répond à la volonté de l'auteur : élaborer « une théologie politique des Communs à l'ère de l'anthropocène ». En tant qu'économiste, Gaël Giraud a pu étudier de manière critique le système capitaliste avec l'appui d'ânés, en particulier Jacques Drèze (qui nous a quittés l'an dernier).

La parution de ces analyses et de ces réflexions signifie à la fois une exposition directe aux questions et aux critiques et un mode d'affirmation publique de la pensée humaine. La présentation de cette étude critique, documentée et argumentée, s'inscrit dans un contexte international complexe, fait de projets positifs mais aussi d'un ensemble de violences institutionnelles et d'oppressions destructrices. La présente relecture elle-même n'est pas neutre : elle correspond au souci d'éviter les distorsions du texte et la reprise partielle de certains éléments. Elle s'inscrit dans une volonté claire : éviter le rabâchage de slogans et permettre de poursuivre une lecture plurielle dans une perspective démocratique.

Nous avons étudié la manière dont Gaël Giraud envisage les « communs » par rapport à d'autres théories contemporaines (notamment celle de Dardot et Laval, ou celle d'Elinor Ostrom). Nous avons également essayé d'appréhender la critique du Prosperity Gospel, qui réduit le message évangélique à la prédestination d'une minorité favorisée (dont la puissance serait le reflet d'une volonté divine). Les réflexions théologiques élaborées

par l'auteur montrent qu'une lecture non fondamentaliste de l'Évangile peut être féconde aujourd'hui pour « composer un monde en commun ». Giraud l'énonce clairement au terme de la deuxième partie de son ouvrage (Giraud, 207-212). La référence à l'absence de Jésus, et à la présence de l'Esprit au cœur du monde, invite à renoncer à une sacralisation du pouvoir quel qu'il soit : « *Le pouvoir est du côté de la puissance et de son revers, l'assujettissement – cela même que Jésus dénonce. L'autorité divine est du côté de ce qui autorise une croissance (augere), un supplément d'être.* » (Giraud, 211)

C'est dans cette ligne de pensée que nous interrogeons à travers ce second article de quelle manière Giraud entend faire droit à la justice sociale et environnementale. Il est intéressant d'observer également la prise de distance opérée par rapport à un mode de pensée limité à une logique prédatrice, centrée sur l'accumulation de richesses dans le Nord au détriment du Sud.

1. La conception de la justice environnementale et sociale

Dans la ligne de la pensée franciscaine, Sœur Maggy Léonard interroge en particulier la référence à l'épisode du loup de Gubbio (Giraud, 587-607) :

« Dans le fioretti du loup de Gubbio, un loup, (un seigneur devenu loup : tel un souverain humain devenu violent comme une bête prédatrice, se dispensant de se soumettre à ses lois, aurait cessé d'être humain, incapable de s'auto-limiter) tue des villageois...

Saint François, en bon médiateur, sait que c'est la faim qui fait sortir le loup du bois. Il établit un pacte (une charte du loup) : le loup ne tue plus pour se nourrir et les habitants promettent de le nourrir. »

Maggy Léonard met en évidence la capacité de négocier des compromis, de « gérer un commun pour que puissent vivre ensemble humains et non-humains (animaux, rivières, terre, forêt...) voire les humains rejetés comme ennemis (car pas de la tribu), comme esclaves, LGBT, humains de couleur, femmes, hors castes qui tous et toutes peuplent Gaïa ! Serait-ce ainsi qu'une justice environnementale et sociale tout à la fois ne cesserait de se réaliser ? »

Dans sa relecture de Giraud, l'approche chrétienne pour y arriver paraît bien liée à la capacité d' « injecter la règle d'or évangélique (Lc 6,31 ; Mt 7,12) partout et parvenir à entrer en relation avec tout autre : humain vivant ou des générations futures ou non humain mais tous frères, sœurs toujours ». Il s'agit de « *mettre en jeu l'unicité de sa vie au service de celle d'autrui* » (Giraud, 628). Dans la tradition chrétienne de l'eucharistie, Maggy Léonard

relève que chez Giraud, sans réduction à un rituel, « communier, c'est recevoir corps et sang du Christ, pain et vin, et traverser la tentation de la dévoration par un partage de relations où nous acceptons de donner nos vies à la construction d'un commun porteur de vie et promoteur de sainteté collective et créatrice » (Giraud, 313 et sv.)¹.

Pour Michel Ansay, différents éléments sont à souligner dans l'apport de Gaël Giraud à une réflexion fondamentale sur les relations entre justice sociale et environnementale : « nos relations avec l'environnement sont tout d'abord envisagées du point de vue du « capitalisme cognitif » qui avance, que les savoirs, les technologies qui en découlent apporteront une réponse à nos questions. Elles vont du climat à la durée de notre vie et à notre mal de vivre. On limitera volontairement la discussion à deux oppositions : le privé et le commun. La part du privé ne cesse de s'agrandir ; le commun se voit menacé aussi et par le tribal et par l'État ». Il rejoint ici largement les remarques énoncées par Luc Maréchal et Véronique Herman. Celle-ci observe un risque important dans l'évolution actuelle des sociétés et de leur gouvernance : celui de l'apparition d'une logique tribale dans laquelle la constitution du politique s'effectue à partir de la dualité ami (mon clan, ma tribu) vs ennemi (l'étranger, celui dont les intérêts sont différents).

Dans sa longue expérience de scientifique impliqué dans les questions de société, Michel Ansay relève notamment la question des céréales : « De par le monde, des milliers de variétés ont été patiemment sélectionnées par des générations de paysans. Le grand danger, écrit Annah L. Tsing, est la *simplification* du monde. Celle-ci s'est donné l'objectif de l'inscription de plantes dans le « *Catalogue officiel des espèces et variétés végétales* ». Cette inscription est en quelque sorte une carte d'identité qui donne des droits exclusifs, notamment d'échanges économiques, monétaires »².

Il soulève également la question relevée par plusieurs médias, celle des manipulations génétiques : « Giraud parle joliment de l'ADN, de ses lettres, des mots qu'il permet de composer. Il s'agit d'un langage universel que nous n'avons pas inventé. Avec raison, car nous ne pouvons pas breveter une plante qu'a conçue Mère Nature, Mère Évolution. Mais qu'en est-il d'une plante que nous avons modifiée par transgénèse (OGM) ou corrigée ? ».

Ce même souci peut être affirmé par rapport à l'eau et la nourriture :

¹ Gaël GIRAUD fait notamment référence aux travaux exégétiques de Xavier-Léon DUFOUR (Giraud, 200-201).

² Voir la lettre 208 de Michel ANSAY : <https://partagesavoirs.blogspot.com/>

« L'eau ? Les nappes phréatiques ? Un bien commun que nous devons protéger, partager, Est-ce le cas de ces méga-bassines qui se constituent pour parer à une sécheresse qui serait fatale pour des champs homogènes, immenses, peu résilients, de la monoculture mais au détriment des cultures paysannes ? La faim, la pauvreté, une question de nonaccès à des productions agricoles prises sur la forêt, réservées pour une grande part, à une population bovine de plus en plus importante ? »

Deux autres questions lui paraissent à approfondir : celle de la dette et de l'occupation-gestion des océans : « La "dette" est-ce un bien commun ? Dette que nous avons contractée envers la nature, envers les pays du Sud, ... et pourtant, paradoxe, ce sont les pays pauvres qui la paient. Ils la paient par des « ajustements structurels » qui ont changé la nature des productions (liées à l'exportation) et chassé les paysans vers les grandes villes. Le fond des océans ? Un *res nullius*, qui n'appartient à personne. De même, la calotte glaciaire que l'on s'est déjà partagée ? »

On peut le constater : l'intérêt, et non le moindre, à la lecture de l'imposant ouvrage de Giraud, est de provoquer à un débat plus vaste qui n'élude aucun des défis posés par la manière d'habiter « notre maison commune ». Pouvons-nous toutefois dépasser le point de vue occidental, réfugié derrière son affirmation de l'état de droit démocratique et d'une quasi propriété exclusive de la reconnaissance des droits humains à plusieurs niveaux ? C'est ce que nous avons tenté de percevoir dans notre lecture partagée.

2. La proposition chrétienne comme proposition originale et non totalitaire en dialogue avec la décolonisation de nos imaginaires et de nos pratiques

Dans la réflexion théologique construite par Gaël Giraud, à la suite d'une interprétation des écrits de Karl Rahner et de Christoph Théobald (parmi d'autres auteurs) et des travaux de l'exégèse contemporaine, cette proposition passe par quatre étapes ou seuils de conversion, comme Sœur Maggy et Michel Ansay l'ont clairement relevé :

La première consiste à ouvrir les Écritures et les lire comme « *des communs herméneutiques livrés à notre discernement collectif en acte* » (p. 745). Les paraboles vives à accueillir sont susceptibles d'inspirer à nos communautés des compositions-créations collectives pour un vivre ensemble qui soit un commun renouvelé en invention permanente, en constante délibération.

Une deuxième étape concerne notre propre inscription. « Ce qui fut écrit et transmis par les témoins qui nous ont précédés, nous est proposé pour le répéter à notre manière propre et pour ceux et celles qui nous succéderont. L'invitation à cette inventivité inouïe nous est faite par le Christ en son ascension : « *une pneumatologie qui tente de faire droit à la retenue eschatologique qu'exige la réponse du Ressuscité : Il ne vous appartient pas de connaître les temps et moments que le Père a fixés de sa seule autorité. Ac 1,7* » (Giraud, 747). Celle-ci s'interprète alors non plus comme le Fils s'asseyant sur un trône à la droite du Père (christologie glorieuse) mais comme le Christ laissant cette place vide et nous incitant à une gouvernance partagée de notre planète, à construire l'histoire sur un mode évangélique ».

« *Pourquoi restez-vous ainsi à regarder le ciel ?* » C'est l'Esprit Saint à l'œuvre entre nous qui devient déterminant avec l'indétermination quant à la fin du monde et à l'invitation à entrer dans un mode d'agir où est posée de manière constante cette question : « Au niveau collectif, *voulons-nous transmettre ce que nous inventons aujourd'hui comme commun ?* (Giraud, 748). Si oui, cela nécessitera un esprit de désappropriation indispensable pour éviter la tribu déviante (entre-soi excluant les autres comme ennemis) et la privatisation absolue.

Engagés dans cette invention d'un commun, il s'agit de franchir une troisième étape : « trouver le juste équilibre entre place du privé, du public, de la tribu et du commun pour notre situation historique. Celle-ci est caractérisée par une crise écologique, fruit de toute une histoire de choix passés aujourd'hui inopérants et à dépasser. La crise écologique impose un moment critique de discernement collectif et de créativité, « *un travail de décolonisation de nos imaginaires et de nos pratiques à la fois patriarcaux et écocidaire* » (Giraud, 749). Il s'agirait de relancer la modernité avec des droits humains et les devoirs qui les accompagnent, droits toujours sur le métier dans des sphères sociales de plus en plus complexes ... où seule une recherche de communs serait opérante ».

La quatrième étape part de la prise de conscience de la gravité de la crise écologique : « Selon *Laudato si*, tout est lié, tout est donné, tout est fragile : cette perspective toute théologique (si l'on veut bien croire) conduit à une conception neuve du salut. Mon salut dépend d'autrui, c'était évident mais pour le dire plus précisément mon salut dépend du salut d'autrui : cet autrui s'étend à toute la planète et tous les vivants ».

Michel Ansay s'interroge plus particulièrement sur les relations structurent notre vie en société, notre « vivre ensemble ». Je me permets ici de reproduire

intégralement son analyse :

« Est-ce la *privatisation* à tout va ? La *violence* qui l'accompagne ? Cela nous amène à considérer (imparfaitement tant le sujet est immense !) le statut de la *propriété*. « *La propriété est le socle sur lequel est construite notre société* » nous crie-t-on sur tous les toits. Haro donc sur les biens communs, sur « *the tragedy of the commons* », la tragédie des biens communs qu'envisageait Garrett Hardin (1968). Elle a trait à la surexploitation d'une ressource, par exemple, la mer (surpêche) quand des utilisateurs sont en compétition. Est-ce obligatoirement le cas ? Une communauté est-elle capable de protéger les biens de tous, les biens communs ? Elinor Ostrom (1933-2012) a montré que oui !

La propriété privée est censée mettre de l'ordre dans les relations (elle donne le droit d'exclure) ; elle est incapable par elle-même de s'opposer, par exemple, à la pollution (P. Crétois)¹. Le propriétaire d'une usine sise le long d'un fleuve est surtout attentif à la production en termes quantitatifs, économiques, de son usine. Il veut réduire les coûts de travail, rendre son usine compétitive. La qualité de l'eau n'est pas sa première préoccupation.

La thèse de P. Crétois est que la propriété n'est pas un droit qui protège le propriétaire en le constituant en maître absolu, face à ceux/celles qui *partagent son milieu de vie*. En réalité, tout bien terrestre est co-possédé par tous ceux qui en dépendent, par le travailleur aussi, par le voisinage aussi. Il n'y a pas de droits de propriété absolus. Ce sont d'abord les droits d'une communauté. Les droits du propriétaire (non niés dans la perspective de P. Crétois) viendront se loger après, en second rang, après le social, après l'environnement. »

C'est ici que le découpage entre *usus, abusus, fructus* pourrait s'avérer utile.

Peut-on consacrer dans le droit international l'*usage* du monde plutôt que la *propriété* ? (Ostrom). Une autre piste consisterait à inscrire la protection des biens communs dans la constitution des États. « Ainsi en est-il du gouvernement de la mer car le fond de la mer est un bien commun que l'on utilisera et qu'il faut se partager ; il en est de même pour l'espace aérien, le transport international. Pierre Crétois pose quant à lui la question d'une *copossession* du monde. Il s'agit de *désabsolutiser* le droit de la *propriété privée* des droits constitutionnels. »

¹ Pierre CRÉTOIS, *La copossession du monde. Vers la fin de l'ordre propriétaire*, Éditions Amsterdam, 2023, 225 p.

Pour Michel Ansay, à la suite de Giraud, il faut essayer une troisième voie. Celle-ci n'est pas donnée telle quelle : « Quelle est-t-elle ? Celle du partage de ce monde ? Celle du style de vie confrontée à la question de la justice ? Celle des cultures et de l'égalité considérées dans leur complexité ?

Une conversion du regard aussi ? Un élargissement du regard qui porte sur un au-delà de l'homme. L'homme n'est plus seul mais il co-existe avec le règne animal, végétal, ... ». Cette perspective est largement partagée par Luc Maréchal, quand il pose la question de la bifurcation et de la sobriété à développer dans les pays du Nord et à travers les différentes Régions du monde.

3. Pour conclure la lecture, sans abandonner la démarche d'analyse, de réflexion et d'action

La perspective théologique développée par Gaël Giraud dans cet ouvrage se caractérise constamment par la volonté réaffirmée d'échapper à une pensée centrée sur la vision de l'humain masculin occidental. La conversion nécessaire peut être esquissée, dans l'espace disponible ici, à travers un double mouvement repéré dans tout l'ouvrage : l'accueil de la gratuité d'un Dieu qui se communique dans l'action du don, d'un amour gratuit et l'invitation à construire des communs sans prétention de supériorité. Pour le reprendre à l'auteur lui-même : « *au creux de l'absence de Celui que je cherche, il peut m'être donné de découvrir avec surprise la richesse de ce qui nous relie déjà* » (Giraud, 687).

Dans le mouvement de l'action à construire, Giraud montre les droits humains comme étape non achevée : « *ils pointent vers un excès, un au-delà de leur propre formulation littérale, une exigence qu'ils ne parviendront jamais à épuiser* » (Giraud, 750). Ces réflexions invitent à l'abandon complet de la perspective d'un occidental masculin donneur de leçons et satisfait de ses propres réalisations, pourtant fragiles et incomplètes.

La proposition que je puis émettre au terme d'une lecture collective, patiente, et qui reste toujours partielle, est double. Elle consiste à comprendre avec d'autres comment construire des communs à plusieurs niveaux. Elle est également une invitation, pour celles et ceux qui se reconnaissent comme chrétiennes et chrétiens aujourd'hui : abandonner l'imagination « d'un Christ glorieux qui légitimerait une souveraineté politique autoritaire, phallocratique et colonialiste » et risquer le chemin « d'un Dieu qui s'efface pour nous ouvrir à un horizon démocratique qu'il nous revient d'imaginer ensemble ». (Giraud, couverture 4)

Joseph PIRSON

PERSPECTIVES

LU AVANT VOUS

(Dé)missionnaires ?

Laboureur de philosophie en Irlande, de spiritualité en Hollande, de théologie à Carthage, de philosophie encore (sillons dans d'autres sens ?) à la Grégorienne, de socio-anthropologie à Oxford, issu des corons anglais mais, à la quarantaine, prêtre-paysan chez les Wakonongo de Tanzanie profonde, Michaël Singleton s'attache à libérer les esprits ; dirigeant ensuite l'Institut des Sciences de l'Environnement à l'université de Dakar pour enfin planter, en bonne terre de l'UCL, un Laboratoire d'Anthropologie prospective.

S'en viennent, après une abondante production, deux volumes bien serrés¹, manière engrangement : un *Livre 1*², en récolte de ses observations d'anthropologue au long de ses investigations de missionnaire romain - dans la brousse africaine mais aussi dans le monde catholique occidental, ses assemblages de rites et ses dogmes. C'est vu par un étonné, un Huron ahuri - pétillant, rigoureusement documenté, analysé serré mais entrefilé d'un humour british à l'occasion provocateur ; et un *Livre 2*, développant et justifiant ses vues anthropologiques sur les sociétés et les organisations rencontrées. Tous deux intitulés, et la surprise n'est pas mince, *Tous (dé)missionnaires. Pour un nouvel ordre de mission (interculturelle)*.

C'est qu'il sème – cette fois dans nos esprits et prenez-y garde, l'espèce est invasive – une remise en cause de la mission, rien moins. Nous aurions, catholiques occidentaux, à nous interroger radicalement sur nos pratiques missionnaires volontiers auto-satisfaites, sur nos intrusions religieuses s'accompagnant d'une occidentalisation arrogante, ignorante des valeurs locales, ne

¹ Michaël Singleton, *Tous démissionnaires ?* Les deux ouvrages sont les numéros 22 (205 p., 2021) et 25 (272 p., 2022) de la Collection « *Anthropologie prospective* » publiée par Academia-L'Harmattan (Louvain-la-Neuve). Les deux ouvrages se clôturent par deux bibliographies de respectivement quatre et vingt pages, « des textes qui m'ont donné à penser ». Une très agréable série de causeries-conférences de l'auteur (Coll. *Les Possédés et leur monde*) est disponible sur Youtube.

² Nous en avons publié la présentation par l'auteur dans notre bulletin de septembre 2021 : <https://www.paves-reseau.be/revue.php?id=1917>

trouvant satisfaction que lorsque le monde de l'autre se trouve enfin ramené au nôtre. Invitant par exemple les Wakonongo de sacrifier la fraternité en consommant pain et vin, eux qui ne cultivent ni blé ni vigne et mangent hommes et femmes séparés. N'aurions-nous pas à nous présenter mains nues, en *dé-missionnaires* ? Ou même, alternative inconfortable pour nos esprits suffisants, à accueillir les mondes des 'autres', modestement ? Ou à chercher une troisième voie ? En mission, sommes-nous les libérateurs ou les tenants de la Loi et du Temple ? Questions en rien scandaleuses, bien que brusques et inconfortables.

Notre rapide aperçu n'a propos que le plaisir à se dérouter en compagnie d'un anthropologue indéfiniment curieux – laissant à ses collègues patentés l'inventaire du grenier ; par exemple picorant, non pas dans le chapitre sur l'Institution¹ (*Des origines sectaires à l'organisation ecclésiastique du Christianisme*, pp. 183-220), mais dans celui, vaste, (*Ecce homo – avant le Christ-Dieu, Jésus, l'homme de Nazareth, fut*, pp 81-182) sur l'homme de Nazareth.

Mais un instant, encore, sur le début de ce Livre 2 où l'universitaire ajuste ses balises, concepts et méthodes : en plus de considérations sur 'croire/savoir' exploitées en libres propos par ailleurs, relevons celle-ci sur l'exigence du croyant de comprendre au mieux ce qu'il croit : *fides quaerens intellectum* (pp. 68-75) : oui, nombreuses sont les cultures au fil des deux millénaires à avoir élaboré des représentations, tentant de cerner le Mystère, en soutien à la foi. Mais ce qui est devenu un catalogue figé de concepts intellectuels aide-t-il ou encombre-t-il celui qui, bonnement, veut croire en ce Jésus ; a-t-il à être imposé² par tout missionnaire en toute culture où il se trouve 'envoyé' ? Aurait-il été éclairant, pour les paysans de Galilée, que Jésus leur explique, en préalable, qu'il était la seconde Personne de la Trinité, de même nature que le Père,

¹ ... encore que le contexte du synode y aurait invité. Thème de ce chapitre : comment le changement de taille d'une organisation modifie inévitablement les manières de penser et de croire. Extrait : La question de Dostoïevski : s'il revenait ? « Est-ce qu'il se reconnaîtrait dans la christologie cosmo-gnostique de Paul, le prédestinatianisme pessimiste d'Augustin, l'aristotélisme christianisé de Thomas d'Aquin, le catholicisme antimoderniste de Pie IX ou le Point Omega de Teilhard de Chardin ? En quoi nos idéologies et nos institutions, religieuses ou séculières, lui donneraient-elles moins de boutons que celles de l'Église et de l'État qu'il combattait de son vivant ? » (p. 84) Serait-il accueilli plus positivement ? « Un Ratzinger devenu pape n'était pas mieux placé que Caïphe pour comprendre où Jésus voulait vraiment en venir. » (p. 86)

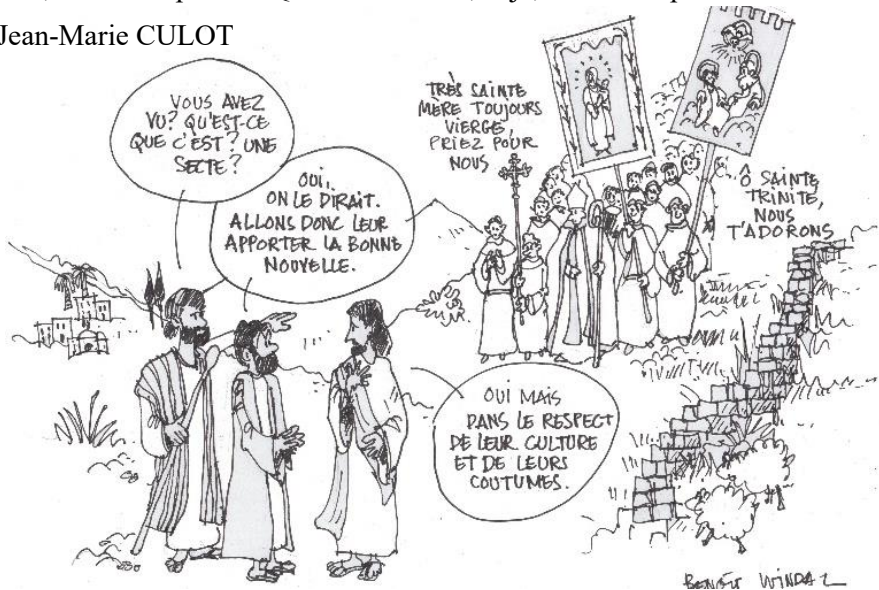
² Passons sur le long millénaire où la contestation d'un item du catalogue vous envoyait en procès et ... au bûcher.

Verbe créateur de l'Univers, rédempteur du péché d'Eve, et bientôt crucifié à la satisfaction de son père ? Ils savaient parfaitement où ce génial vagabond voulait en venir, qu'il les soulagerait au mieux de leurs misères, des rigueurs de la Loi et des exigences du Temple, les sauverait des chicanes : ils croyaient en lui, tout bonnement.

Ecce homo ? « De son vivant, il n'avait fait aucune allusion à l'Incarnation ni à la Naissance virginale. » Et quant à la rédemption : « ...l'idée non seulement saugrenue mais scandaleuse que sa mort sur une croix était le prix exigé par la Trinité pour le rachat des péchés du monde en commençant par celui d'Adam et d'Eve, ne lui avait jamais effleuré l'esprit. Encore moins avait-il projeté la fondation d'une nouvelle religion avec son clergé, son credo, ses cérémonies sacrées et son code de conduite morale. » (p. 84) – « On pense aussi à ces sacrifices cruellement expiatoires réalisés par des païens qui, après avoir marché, même inconsciemment, sur les pieds ultrasensibles d'une Divinité, imaginaient que pour rentrer dans ses grâces il fallait l'apaiser et l'amadouer en égorgeant un bouc émissaire¹. » (p. 96)

Étonnants objets que ces deux ouvrages qui, déconcertants, renouvelant les perspectives, ont ce don rare de vous garder éveillé, insatisfait de vos schémas, invité à repartir. - Quant à leur titre, déjà, votre avis personnel ?

Jean-Marie CULOT



¹ La question rebondit : partir en missionnaire célébrer, de par les mondes, l'Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde ; ou, dé-missionnaire, 'sauver' autrement ? à chacun son aide à croire, mais la même pour tous ?

Bernanos, lanceur d'alerte

Pour les plus âgé(e)s d'entre nous, Georges Bernanos est d'abord l'auteur du *Journal d'un curé de campagne*, publié en 1936. Une lecture conseillée, souvent obligée, dans les années 60, dans les institutions catholiques ! Une lecture frontale, difficile, peut-être nécessaire. Pas sûr que nous comprenions le « *Tout est grâce* », que le romancier met sur les lèvres du jeune curé d'Ambricourt agonisant.

Le retour de Bernanos

Aujourd'hui, beaucoup de romanciers de cette époque comme Mauriac, Montherlant ou Malraux, sont relégués au purgatoire des lettres. Bernanos, comme romancier, n'y échappe pas. Mais, paradoxalement, son pamphlet *La France contre les robots*, écrit au Brésil en 1944 et publié en 1947, dans l'indifférence presque générale, retrouve des lecteurs attentifs et nourrit la réflexion sur l'emprise de la technologie sur notre société. Dans cet essai, Bernanos analyse avec une précision d'horloger, la question de notre soumission à la technique. Quelques indices de ce « retour » de Bernanos. L'ouvrage vient d'être réédité dans la Petite Bibliothèque Payot. Deux livres sont sortis de presse récemment : *Vivre et mourir avec Bernanos* de Sébastien Laplaque, en 2022 et *La colère et la grâce* de François Angelier, en 2021. Et dans son ouvrage, si dense, *Le courage de la nuance*, paru en 2021, Jean Birnbaum consacre le chapitre 2 à *Georges Bernanos, une foudroyante lucidité*.

Pour comprendre comment Bernanos en est arrivé à écrire ce pamphlet, il n'est pas inutile de retracer brièvement son parcours, tant chez cet auteur l'œuvre et la vie se confondent.

Un parcours de vie : ruptures, exils, engagements

Georges Bernanos naît à Paris le 20 février 1888, dans une famille modeste, très marquée par la foi catholique et des convictions monarchistes. Sa scolarité le fait passer par diverses institutions, l'obtention du baccalauréat en 1906, puis d'une licence de lettres et de droit. Fidèle à la tradition familiale, il milite dans les rangs de l'Action Française de Ch. Maurras, dont il adopte l'idéologie royaliste, anti-parlementaire, antisémite. En 1909, une bagarre musclée, en tant que Camelot du Roi, lui vaut une détention de dix jours à la Santé. Il rompra définitivement et publiquement avec l'Action Française et Ch. Maurras bien plus tard, en 1932. Entre-temps, il lit passionnément Balzac, Edouard Drumont, l'auteur de *La France Juive*, mais aussi les auteurs catholiques Ernest Hello et Léon Bloy.

En 1914, déclaré inapte au service, il décide de s'engager, comme volontaire, dans l'aviation. Il découvre, comme aviateur-bombardier, la guerre mécanisée qui donne le primat à la machine. Le soldat « *n'a rien vu, rien entendu, il n'a touché à rien : c'est la Machine qui a tout fait* ». Une expérience qui annonce déjà ce qu'il écrira dans son ouvrage *La France contre les robots*. Il portera le même jugement sur la guerre 39-45, une guerre totale mécanisée.

Après la guerre, employé par une compagnie d'assurance, il mène une vie matérielle difficile et instable, déménageant souvent avec sa famille. En une dizaine d'années, il rédige l'essentiel de son œuvre romanesque : *Sous le soleil de Satan* (1926), *L'imposture* (1927), *La Joie* (1929), *Un Crime* (1935), *Journal d'un Curé de campagne* (1936). En 1926, après le succès de son premier roman, il décide de se consacrer uniquement à la littérature.

En 1934, Bernanos s'installe avec sa famille à Majorque (la vie y est moins chère). D'abord favorable au camp franquiste, il assiste, horrifié, à la répression féroce organisée par les nationalistes, avec la complicité du clergé local. Prenant la défense des populations civiles, il rédige *Les Grands Cimetières sous la Lune*, violent pamphlet antifranquiste. Sa tête est mise à prix par Franco. En 1937, il quitte Majorque et, après un bref séjour en France, s'exile au Brésil où il arrive en août 1938. Il y retrouve Stefan Zweig, qu'il reçoit dans sa petite maison de Barbacena. En juin 1940, il se rallie à l'appel lancé depuis Londres par Ch. de Gaulle, soutient la France Libre, pourfend Ph. Pétain et le régime de Vichy, combat dans ses articles Hitler et Mussolini. C'est au Brésil qu'il rédige, en 1944, *La France contre les robots*, qui paraîtra en 1947, aux Éditions de la France Libre. De Gaulle l'invite à rentrer en France et veut lui confier un ministère. Bernanos décline l'offre, comme il refusera par trois fois la Légion d'honneur et la candidature à l'Académie Française. Depuis son retour en France en 1945, il écrit des articles dénonçant les excès de l'épuration ou les dérives du capitalisme industriel. Ses conférences sur la guerre froide ou l'ère atomique rencontrent un public nombreux et attentif. Il meurt, à 60 ans, d'un cancer du foie, le 5 juillet 1948. À son enterrement, se trouve André Malraux qui avait reconnu en lui un frère de combat et l'avait comparé à Dostoïevski.

Un lanceur d'alerte

Dans son livre *La France contre les robots*, où on reconnaît son écriture puissante et sa pensée frontale, Bernanos prophétise le triomphe de la civilisation des machines. Il pressent l'effondrement des valeurs humaines, lié à ce triomphe. Sa réflexion rappelle les débats actuels, parfois vifs et passionnés, sur l'intelligence artificielle, les réseaux sociaux ou la fracture numérique. Bernanos annonce une véritable invasion planétaire et inarrêtable. Il parle de

« multiplication prodigieuse des machines, à quoi rien ne semble devoir mettre fin, car la Machinerie ne crée pas seulement les machines, elle a aussi les moyens de créer artificiellement de nouveaux besoins qui assureront la vente de nouvelles machines ». Et il arrive à la conclusion qu' « un monde gagné pour la Technique est perdu pour la Liberté ». Pour lui, il s'agit d'une « conspiration universelle contre toute forme de vie intérieure ». Il nous invite donc à une révolte de l'Esprit contre cette civilisation totalitaire, antithèse de la liberté humaine. Il s'insurge contre un monde déshumanisé où la vie toute entière est orientée par « le rendement, l'efficacité et finalement le profit ». Ce pamphlet rageur est parfois excessif (c'est la loi du genre...), mais son diagnostic, sur beaucoup de points, s'avère exact et nous éclaire, par exemple, sur l' « algocratie » qui se met en place sous nos yeux. Pour autant, Bernanos ne rejette pas la technique en tant que telle et, à plusieurs reprises, il affirme ne pas refuser le progrès. « Je ne suis nullement passiviste. » En fait, pour lui la question n'est pas d'aller le plus vite possible (réponse technique), mais de savoir où l'on va (réponse spirituelle). Il redoute surtout l'apparition de nouvelles formes d'asservissement. De ce point de vue, Bernanos n'a jamais paru aussi vivant ni aussi actuel.

Un chrétien tourmenté et engagé

Bernanos avait « hérité » de ses parents une foi catholique, solide mais fermée. Tout au long de son cheminement personnel, par les rencontres et les chocs d'un siècle apocalyptique, il a été amené à des engagements forts, toujours centrés sur l'exigence évangélique, basés sur « l'or vivant des Béatitudes ». Homme de conviction, il a vécu ces engagements sans filet ni garde-fou et mena, entre Picardie, Majorque, Provence, Brésil et Tunisie, une vie d'errance et d'écriture, de clameurs et d'espérance. Partout où il a vécu, il était proche des pauvres, voulant les rétablir dans leur honneur et leur dignité. Pour lui, l'Évangile n'était pas uniquement un texte à lire mais à vivre concrètement, dans la fraternité. D'où sa rupture avec Ch. Maurras, dont il critiquait le nationalisme étroit mais qu'il savait totalement étranger à l'Évangile. Cette intransigeance l'amena à critiquer violemment l'attitude de l'Église espagnole (notamment les évêques et les cardinaux) conciliante à l'égard de Franco, ainsi que le fascisme italien ou allemand. Donnant le primat à la vie intérieure, à la liberté et à la charité, il ne s'inquiétait pas de « la diminution du nombre de croyants, mais de leur médiocrité et du dessèchement de leur foi » Amoureux du silence et de la méditation, très attaché à Thérèse de Lisieux, ce contemplatif était un homme de combat, tiraillé entre le doute et l'espérance. « La foi, c'est vingt-quatre heures de doute, moins une minute d'espérance ».

Marcel CLOTUCHE

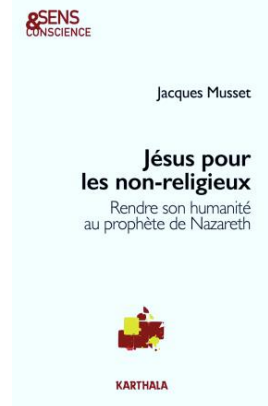
CROIRE AUJOURD'HUI

Dire Dieu et Jésus quand les croyances s'effondrent !

Le samedi 30 septembre 2023, l'équipe *Pour un christianisme d'avenir* (Éditions Karthala) organisait une journée d'études à la maison La Salle à Paris sur le thème : *Dire Dieu et Jésus quand les croyances s'effondrent*.

Une journée passionnante qui a rassemblé une centaine de personnes. Des théologiens, qui ne nagent pas dans l'eau bénite et qui ne manient pas la langue de béni-oui-oui, ont pris la parole pour faire état de leur recherche face aux croyances qui prennent le large.

Jacques Musset, chercheur catholique libéral, a ouvert le débat en présentant son livre *Jésus pour les non-religieux*. Les « non-religieux » dont il est question sont ces croyants qui ont renoncé à une conception théiste de Dieu pour « ouvrir le champ à la science et à la recherche d'autres représentations possibles de Dieu¹ ». **José Arregi**, théologien espagnol, nous a parlé de *Dieu au-delà des représentations traditionnelles*.



Jean-Pol Gallez, théologien belge, a retenu notre attention par une présentation magistrale de *L'idée de Dieu selon Joseph Moingt : le salut hors religion*.

Bruno Mori est intervenu en visioconférence depuis Montréal. Bruno Mori est né en Italie en 1939. Il est prêtre et religieux de l'Ordre des Chanoines Réguliers CRIC, docteur en théologie de l'Université Pontificale Urbanienne

¹ Jacques MUSSET, *Jésus pour les non-religieux*, Karthala, 2023, dans la préface de Robert Agneau.

de Rome, vit à Montréal (Canada-Québec) depuis 1978 où il a dirigé pendant plus de vingt ans le Service de Documentation Pastorale (SDP), a été ensuite au service d'une communauté chrétienne italo-francophone dans le diocèse de Montréal. Il est décédé dans la nuit des 26 et 27 octobre 2023.

Paul Blanquart, dominicain, est journaliste à *Politique hebdo* et à *La Gueule ouverte* ; il est co-fondateur du mouvement Chrétiens marxistes. Il pose la question : *Jésus est-il prophète ou Messie ?*

Paul Fleuret a été professeur de lettres en collège. Visiteur de prison pendant 19 ans puis aumônier catholique de prison pendant 12 ans en combinant un travail au Service de formation dans son diocèse (bibliste aux pieds nu). Depuis 1974, tout en étant engagé en paroisse, il fait partie d'une communauté chrétienne de base (CCB) communauté qui a évolué vers un "christianisme libéral" en se libérant du fardeau des dogmes ! Il pose une question percutante : *La Bible, parole de Dieu ou parole des hommes ?*

Gilles Castelneau est un pasteur protestant français. Consacré pasteur en 1964, il exerce son ministère à Dieppe dans un premier temps, et ensuite à l'église wallonne d'Amsterdam où il propose des ateliers de lecture et d'analyse structurale de la Bible. Il reviendra exercer un ministère en région parisienne. Toujours intéressé à la présence de l'Évangile aux marges de l'Église (aumôneries militaires, de prison, universitaires, Croix Bleue), il anime avec son épouse Claudine, le site Internet *Protestants dans la ville*. Son intervention à l'occasion de la journée d'études du 30 septembre portait le titre : *Dire Dieu et Jésus chez les protestants libéraux*.

Odile Ponton, agrégée de grammaire, a enseigné les *Lettres classiques* en lycée. Elle a suivi une longue formation à la Faculté de théologie de Lyon pour animer durant une vingtaine d'années des Rencontres Bibliques. Elle souligne que beaucoup de nos contemporains sont en recherche de spiritualité tout en s'égarant dans des recherches ésotériques. Sa proposition est un retour au message évangélique, dans une méthode historico-critique qui permet de discerner ce qui a pu influencer le rédacteur, dans le seul but de mieux cerner le cœur du message.

*

Que retenir de cette journée ?

La majorité des intervenants étaient d'un âge avancé. Les participants étaient pratiquement tous de la confrérie des chauves ou cheveux blancs. Est-ce un signe pour dire ou rechercher un christianisme d'avenir ?

À propos d'un « avenir », doit-on se réjouir de l'image laissée aux téléspectateurs par la consécration épiscopale d'un nouvel archevêque, couché devant l'autel, avant d'être affublé de la mitre et de la crosse ? Devant cette image, une petite fille de cinq ans s'est effondrée en larmes en disant : *Saint-Nicolas est tombé !* Question soumise à débat !

Notre émotion était d'un tout autre ordre à l'écoute des intervenants à Paris. Voici quelques miettes de ce qui a pu nourrir l'émotion de chacune et chacun, et qui donne à penser pour la construction d'un avenir.

Un christianisme qui n'évolue pas est un christianisme qui meurt. Cette affirmation est un des leitmotifs de l'évêque anglican John Shelby Spong. Il faut rendre Jésus à son humanité en se libérant de tout ce qui l'a déshumanisé, c'est-à-dire en prenant ses distances par rapport aux doctrines qui ont fait de lui un Dieu qui s'est incarné dans un homme, qui s'est présenté comme un surhomme accomplissant des exploits qui dépassent l'entendement, qui a été exécuté dans de grandes souffrances sur une croix pour sauver les hommes d'un péché originel, qui a surgi du tombeau peu de temps après sa mort, qui a fondé une Église qu'il a voulu dirigée par une hiérarchie sacrée avant de remonter vers le ciel.

Il faut vraiment se libérer de tous les titres divins que les chrétiens affirment automatiquement dans le credo, titres tellement éloignés du Jésus qui parcourt les routes de Palestine en montrant un accueil bienveillant aux marginalisés, aux désespérés et aux démunis d'humanité.

Joseph Moingt invite à débroussailler l'Institution, mais en rappelant qu'il ***n'y a pas de réforme de l'Église sans réforme de la pensée sur Dieu.***

Il lui semble indispensable de ne pas perdre les intuitions de foi qui nous viennent des origines. Une foi critique n'a aucun sens sans une connexion originaire. En effet, le christianisme s'est inculturé dans un souci du transcendant et de l'infini.

La communication entre la foi chrétienne et la culture ne peut se départir de ce souci de transcendance sous peine de sombrer dans un humanisme séculariste qui ne peut se définir que comme une volonté de se construire seul.

José Arregi se demande ***si dire Dieu a encore un sens aujourd'hui ?*** Cela ne peut que dépendre d'une prise de conscience de l'ambiguïté fondamentale du mot « Dieu » soulevée par sa relativité et sa non-nécessité. Le Dieu du théisme, comme substance individuelle de nature rationnelle, n'occupe plus

aucune place dans notre compréhension du monde. Mais, y a-t-il un Dieu au-delà du théisme, qui ne soit pas un sujet face à un autre sujet, mais seulement pure relation créative de tout avec tout ? Il s'agit de passer du Dieu métaphysique au Dieu Souffle. Ce passage est le chemin emprunté par Jésus, celui d'une vie fraternelle, compatissante et libre. Mais ce passage ne peut être inspirant que si la compréhension du Jésus des Évangiles ne s'opère qu'en le détachant de son cadre religieux et culturel.

Bruno Mori souligne que *l'on a banalisé Dieu en essayant de le dire dans des images humaines*¹. La théologie n'est qu'un discours sur Dieu qui peut se résumer en une série de « palabres » sur des élucubrations inventées par les théologiens eux-mêmes.

Paul Blanquart pose une question essentielle : *Jésus, Messie ou Prophète ?*

Partant des principes qu'une culture est vivante dans la mesure où elle converse avec d'autres et que chaque différence peut contribuer à la vie, il veut prendre ses distances par rapport au titre de « Messie » attribué à Jésus. En effet, le titre de Messie est un terme ancien qui rejoint le politique et le pouvoir religieux. De fait, derrière toute cérémonie de sacre du roi à Jérusalem se profile l'attente du Messie. Dieu avait promis à David que sa dynastie serait éternelle et donc, à chaque sacre d'un nouveau roi, le peuple espérait qu'il serait ce Messie attendu.

Il nous faut, dit Paul Blanquart, en finir avec tout messianisme pour en revenir à l'essentiel, selon le prophète Michée² : *ce que Yahvé réclame de toi : rien d'autre que d'accomplir la justice, d'aimer la bonté*. Cette parole du prophète Michée résonne dans toutes les paroles et tout l'agir de Jésus, et c'est cette option qui permet de *marcher humblement avec Dieu*.

Paul Fleuret s'interroge : *la Bible est-elle parole de Dieu ou parole des hommes ?* Il rappelle que dans la liturgie, chaque lecture est ponctuée par « Parole du Seigneur » ! Rien de plus incongru, dit-il, en paraphrasant Maurice Bellet : « Je ne suis qu'un simple artisan ». De fait, les évangiles ne racontent pas la vie de Jésus mais la foi de ceux qui ont cru en lui parce qu'il montrait dans son agir et dans ses paroles une nouvelle manière de comprendre Dieu.

L'intervention de Gilles Castelneau portera sur la manière de *Dire Dieu et Jésus chez les protestants libéraux*.

¹ On parle d'anthropomorphisme

² Michée 6, 6-8

Il insistera sur le fait que la Bible est mythologique (Bultmann), car les récits bibliques véhiculent un sens. Il reprend Paul Tillich pour dire que « Dieu n'est pas au ciel, « à l'extérieur », mais il est « en profondeur » !

De même il fait l'éloge de la « théologie du Processus » de laquelle on peut retenir ce chemin fondamental qui montre que *Dieu est dans le processus d'une action où l'un va vers l'autre.*

Odile Ponton est la dernière intervenante. ***Elle redit qu'il y a deux façons de lire la Bible. La première consiste à la prendre à la lettre tandis que la seconde consiste à la prendre au sérieux.***

Prendre la Bible au sérieux, c'est rejeter une lecture littéraliste en optant pour la méthode historico-critique. Une méthode historique qui exige que l'on replace le texte dans son contexte historique ! Une méthode critique quand elle veut mettre à jour ce qui a pu influencer le rédacteur.

Les différentes influences peuvent être dévoilées par les recherches historiques et archéologiques, mais aussi par l'ensemble des sciences humaines.

Une journée inoubliable ! Un bon bol d'air quand les discours labellisés asphyxient !

Philippe LIESSE



Écho de "La théologie par les pieds", n° 3

Le samedi 18 novembre dernier, près de 150 personnes de différentes sous-régions de Wallonie et de Bruxelles se sont rassemblées comme en novembre 2022 dans les locaux du Collège Notre-Dame-de-la-Paix à Erpent, à l'initiative de plusieurs partenaires¹. La thématique, choisie par le comité organisateur, était interpellante : « *Des personnes à qui on ne demande rien. Quand des vies nous retournent* ». Le titre choisi pour cette journée fait référence à l'ouvrage d'Etienne Grieu, le directeur du Centre Sèvres à Paris, *Le Dieu qui ne compte pas*². Que signifie un engagement de chrétiennes et de chrétiens dans une société du calcul et de la compétition : à travers le cri des pauvres, le Dieu de Jésus-Christ se révèle dans un appel à « aimer non en paroles, mais en actes et en vérité ».

La journée a débuté par la présentation des témoignages de trois femmes engagées dans le secteur social : Claude Decocq, aumônière à la prison d'Ittre, Anne Dreya, infirmière référente en soins palliatifs dans une Maison de repos et de soins, puis d'Anne-Catherine de Nève, hébergeuse de réfugiés et référente dans le Brabant Wallon pour la plateforme *Belrefugees*.

Claude Decocq met en évidence l'expérience de ces personnes soumises à l'enfermement et au rejet, le besoin de reconnaissance, l'importance de l'accompagnement et accepter d'un homme, peu bavard, sans argent ni relations, « qu'il ait quelque chose à m'adresser... ». Elle insiste sur l'importance de sortir de la rentabilité, de ne pas regarder ces personnes comme déchets de la société et de marcher vers des conditions qui fassent droit à leur dignité.

Anne Dreya confie la situation d'accompagnement d'une dame âgée qui avait demandé l'euthanasie. Dans le profond respect de cette démarche, sans esprit de jugement, elle exprime son questionnement personnel sur les situations de détresse morale qui amènent à ce type de décisions, et sur l'importance d'être en relation profonde avec ces personnes, à prendre le temps d'une présence qui reconnaît l'autre dans ses élans de vie et dans ses fragilités, loin des grands discours bien éloignés des réalités vécues.

¹ Véronique Herman, Jean-Claude Brau et Pontien Kabongo pour le CEFOC, Caroline Werbrouck pour le Vicariat de la Santé du diocèse de Liège, Bernadette Wiame et Brigitte Laurent pour la FOCAP, Bernard Van Meenen pour *Lumen Vitae*, Isabelle Gaspard pour *L'Appel*, Ignace Berten, Axelle Fischer pour EF/AVE.

² Etienne GRIEU, *Le Dieu qui ne compte pas. À l'écoute des humiliés et des boiteux*, Paris, Salvator, 2023. L'auteur y présente une réflexion construite avec des membres du mouvement ATD Quart Monde dans lequel il est engagé.

Anne-Catherine de Nève raconte l'expérience répétée de jeunes réfugiés dans leur famille à Louvain la Neuve. Cette démarche partait d'une prise de conscience familiale dans leur situation aisée et d'une volonté d'agir contre le racisme institutionnel et les discours de Théo Franken, à l'époque secrétaire d'État à la migration. Elle évoque en particulier l'évolution de son fils aîné qui, au départ, refusait d'entrer dans cette démarche, les saluait à peine, avant de se défaire d'objets et vêtements personnels de qualité : « Je les prenaient pour des voleurs ou des terroristes, avant de constater finalement qu'ils étaient les mêmes jeunes que moi... »

Les ateliers avaient pour but de rassembler des expériences qui avaient bouleversé des membres du groupe, les questions et réflexions soulevées par les interventions, avant de tracer en commun certaines pistes sur « l'être chrétien ». Celui-ci concerne la « relation à l'évangile, à la foi, à Dieu » mais aussi aux autres et à une manière d'agir. Dans l'atelier que j'animais, j'ai été frappé par l'insistance mise sur le dépassement des peurs, le sens de l'accueil et la qualité de présence. Une volontaire engagée dans différents domaines en paroisse racontait notamment l'expérience d'une permanence du point-relais de la coopérative Paysans-Artisans dans une salle du presbytère. Le doyen prépare avec d'autres les casiers des commandes avant de les répartir entre les consommateurs acheteurs. Il s'adresse à un des volontaires : « toi, tu fais partie de mon Église ». Celui-ci rétorque : « mais je ne mets jamais les pieds dans ton église... » « Mais si, tu es de ceux qui accueillent, qui donnent en gratuité. C'est là mon Église... ».

L'après-midi, Guibert Terlinden, psychologue et théologien, engagé aux cliniques Saint-Luc, a présenté l'importance de « l'humanité qui ne pousse pas hors-sol ».¹ Il cite comme expérience de retournement selon les évangiles, la rencontre de Jésus avec la Cananéenne qui a dérouté Jésus et a élargi son horizon : « Jésus se situe sur la même ligne de fracture que notre humanité ». C'est sur ces lignes de fracture qui déchirent l'humain que l'Évangile retentit et peut être entendu aujourd'hui. Quelques mois avant sa mort, le pasteur Dietrich Bonhoeffer, martyr du pouvoir nazi, déclarait dans sa correspondance : « La question de savoir qui est le Christ et qui est chrétien, ce qu'est le christianisme me préoccupe constamment. » « Nous avançons les yeux fermés, avec une foule d'absentes et d'absents. Nous sommes mutilés à force de ne pas les entendre. L'expérience fondamentale pour nous chrétiennes et

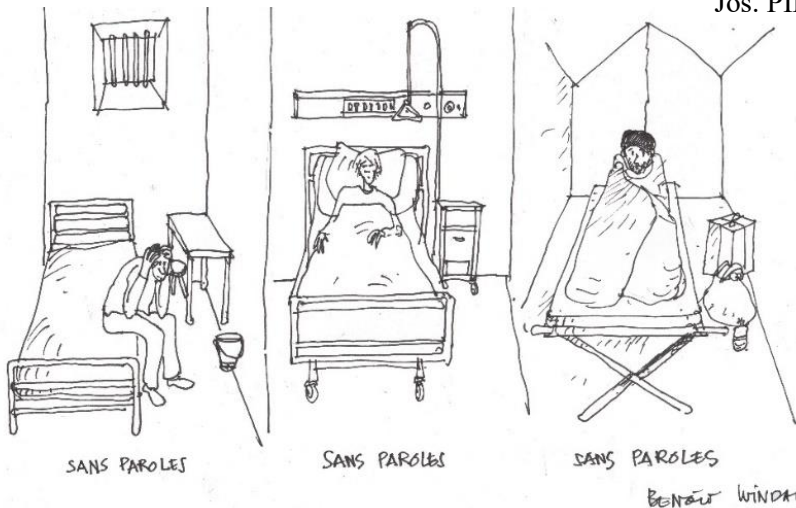
¹ On peut lire le texte complet de l'intervention de Guibert Terlinden sur le site de la théologie par les pieds : <https://latheologieparlespieds.be/> ainsi que sa présentation dans le journal *Dimanche* du 12 novembre : <https://latheologieparlespieds.be/wp-content/uploads/2023/11/Dimanche-40-2-3.pdf>.

chrétiens est dans le don et la gratuité, la capacité d'accueillir l'autre en vérité, avec une diversité d'approches adaptées aux situations vécues. »

Le panel qui a clôturé la journée a mis en évidence l'importance de ce qui a été nommé « fidélité d'agapè » : « nous agissons un tout petit peu dans un océan d'impuissance dans une société caractérisée par la croissance des écarts sociaux. Heureusement que la sécurité sociale existe et que nous pouvons reconnaître que la démocratie en politique est une des traductions de l'amour incarné en société... »

La démarche de la Théologie par les pieds s'insère bien dans un mouvement initié par la démarche engagée et risquée face aux défis sociaux par des théologiens comme Jacques Valéry, trop tôt disparu. Cette dynamique est aujourd'hui encore construite par celles et ceux qui ont contribué largement à forger la démarche de 2021 et 2022, dont José Reding et Ignace Berten. N'oublions pas toute l'équipe de celles et ceux qui ont organisé et porté cette journée du 18 novembre. Cette inspiration gagne à être prolongée dans la ligne largement présentée par Jean-Pol Gallez dans une livraison précédente de PAVÉS : la relecture de l'Évangile dans une perspective incarnée est toujours une prise de risques. Elle s'enracine dans le souci constant d'éviter le fondamentalisme et de poser les conditions de fécondité d'une réflexion qui ressemble à « *une corde tendue dans la réflexion théologique entre les lieux d'impuissance, de mal, d'inégalités [...] et l'expérience libératrice de l'Évangile* »¹.

Jos. PIRSON



¹ J.C. BRAU, C. WERBROUCK, *La théologie par les pieds*, Journée du 13 novembre 2021 : https://www.cefoc.be/IMG/pdf/intervention-j-cbrau_cwerbrouck.pdf

DANS QUELLE ÉGLISE ?

Après la première session du synode : déceptions, défis, espérance ?

On l'a dit et écrit sur tous les tons et dans toutes les langues depuis deux mois : ce 16^e « *synode des évêques* » n'était pas un synode « comme les autres », et c'est sans doute sur cette différence et ce tournant qu'il convient d'attirer l'attention, plus peut-être que sur les acquis, avant d'envisager ses suites possibles. Mais comme l'écrit Arnaud Join-Lambert dans *La Croix* du 29 novembre, « les commentaires oscillent entre l'enthousiasme sur l'expérience vécue et la désillusion sur le peu de résultats tangibles, en passant par des critiques virulentes ou craintives de personnes devant des changements pressentis ou fantasmés. » Tentons de rendre compte de tout cela avec nuance et sérénité...

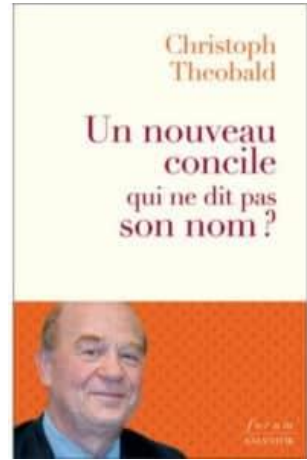
Une expérience inédite

Relevons pour commencer une première conclusion sur laquelle tout le monde est bien d'accord : l'image qu'on retiendra, au sens propre, est celle de « ces grandes tablées mêlant tous les ministères et états de vie, dans des cercles tant fonctionnels que symboliques, tous sur un même plan horizontal [...]. Nous l'avons vu, mais avons-nous bien mesuré ce qui est ici signifié ? Avec les mots de la constitution du concile Vatican II sur l'Église, nous avons vu que « *même si certains, par la volonté du Christ, sont institués docteurs, dispensateurs des mystères et pasteurs pour le bien des autres, cependant, quant à la dignité et à l'activité commune à tous les fidèles dans l'édification du Corps du Christ, il règne entre tous une véritable égalité* » (*Lumen Gentium*, 32).

Il faut reconnaître que cette mise en œuvre du principe d'égalité en accordant le droit de vote à des laïcs est une première dans l'histoire de l'Église. Nos amis de *We-are-Church* qui tenaient leur assemblée à Rome en même temps

que le Synode et qui participaient également à l'organisation du Congrès de *Spirit Unbounded* en avaient d'ailleurs fait leur revendication majeure. Comme on peut le voir en ouverture de leur site internet¹, le slogan "EQUALITY" reste au cœur de leur message.

Dans son livre publié dès les premiers jours du synode, Christoph Theobald² insiste aussi sur cette « égalité à la base de la synodalité » et y consacre tout son 2^e chapitre. On pourrait aussi ajouter à cette notion d'*égalité* son corollaire de l'*inclusion*, comme le fait remarquer un autre jésuite Ludovic Lado³ : « En élargissant la participation aux laïcs parmi lesquels 40 femmes qui ont droit de vote », on peut parler d'une réelle volonté d'inclusion de la part du pape. « Cette inclusion a l'avantage de nous ramener à une vérité essentielle de la condition humaine : l'humanité selon le dessein de Dieu se conjugue au masculin et au féminin et l'ecclésiologie dans sa dynamique devrait incarner cette vérité. [...] Mais alors, convient-il de continuer à nommer ce grand rendez-vous de l'Église universelle "synode des évêques" ? Je ne le pense pas. Si le pape François veut aller jusqu'au bout de sa logique de rupture d'avec le cléricalisme en faveur d'une Église plus synodale, il conviendra de rebaptiser cette assemblée "synode de l'Église". »



Voilà donc un premier aspect de l'expérience, le plus important peut-être, que René Poujol⁴ n'hésite pas à qualifier de véritable "révolution". La question est de savoir si les multiples réunions ecclésiales locales ou régionales en lien avec la gouvernance en tireront la leçon et s'y mettront à leur tour...

Une deuxième caractéristique de ce synode a trait à la méthode utilisée, inspirée dit-on de la spiritualité ignacienne et qu'on appelle la "conversation dans l'Esprit" : pour chacun des quatre thèmes issus des étapes précédentes du processus synodal, chaque table de onze personnes écoute l'avis des participants, sans priorité aux prélats, chacun étant invité à puiser aux racines de

¹ <https://www.we-are-church.org/123/>

² Christoph THEOBALD, *Un nouveau concile qui ne dit pas son nom ?* Éditions Salvator, 2023, 189 pages.

³ <https://www.la-croix.com/debat/synode-eveques-synode-lEglise-revolution-ecclésiologique-2023-11-01-1201289031>

⁴ <https://www.renepoujol.fr/synode-une-revolution-en-marche/>

sa propre vie spirituelle ; les tours suivants consistent à réagir et à se poser mutuellement des questions, enfin à tenter de recueillir ce qui ressort de plus significatif de cet échange. Viennent ensuite les assemblées plénières pour écouter les comptes rendus de tous les groupes et permettre des interventions personnelles et pour arriver à se forger une pensée commune.

Des commentateurs ont commencé à évaluer cette méthodologie en mettant en évidence l'intérêt de privilégier la parole personnelle, le vécu et le ressenti plutôt que les idées apprises ou l'obéissance aux schémas proposés, l'écoute de l'autre plutôt que la volonté de pouvoir et de persuasion. Une véritable liberté de parole aurait prévalu, nous assure-t-on, ainsi que le respect pour les opinions divergentes. Le silence imposé aux débats a également été reconnu a posteriori comme bénéfique. Mais on a aussi entendu s'exprimer des frustrations, en particulier celle des experts théologiens qui, en marge des discussions, étaient chargés de réaliser des synthèses et préparaient des notes d'éclaircissement. Celles-ci n'ont jamais été exploitées, se plaignent-ils...

Quels acquis ?

Les 42 pages du *Rapport final*¹ se divisent en trois parties : synodalité, mission et communauté ecclésiale, et couvrent un large éventail de sujets repris sous 20 titres. L'analyse de Marie-Jo Thiel dans *Le Monde* du 9 novembre nous paraît très éclairante, en particulier quant au statut de ce texte : « Ce document a été qualifié de "procès-verbal fidèle aux échanges". Ses 20 thèmes sont divisés en « "points de convergence", "propositions" et "points à résoudre", qui devront, autant que possible, être tranchés en octobre 2024, lors de la seconde assemblée générale. »

Publié très rapidement après la clôture, il ne pouvait sans doute faire mieux que refléter le travail réalisé en synode et donc porter la marque du taux d'acceptation ou de refus lors du vote de tel ou tel sujet : les résultats de ces votes sont d'ailleurs accessibles.² René Poujol remarque à ce propos le score assez exceptionnel autour des 95 obtenu par la plupart des paragraphes... Ce consensus prouve bien, d'après lui, la volonté de l'assemblée de valider le principe du « passage d'une collégialité conciliaire, qui ne concernait que les évêques, à une "Église synodale" qui implique l'ensemble du peuple chrétien ».

¹ Le document est accessible en version française sur

https://Église.catholique.fr/wp-content/uploads/sites/2/2023/11/Rapport_synthese_-_Synode_synodalite_oct2023.pdf

² <https://press.vatican.va/content/dam/salastampa/image/Risultati%20delle%20votazioni.pdf>

Les points positifs sur lesquels la discussion semble plus avancée sont sans doute le chapitre sur les Églises orientales, dont le texte stigmatise les tentatives de latinisation ; celui sur le ministère de l'évêque, pour lequel on souligne la nécessité de repenser les mécanismes électoraux dans un sens plus participatif ; celui sur les groupements d'églises, qui ouvre la voie à la récupération des anciennes institutions synodales ; l'encouragement à l'œcuménisme aussi, avec la proposition que des délégués des autres Églises chrétiennes soient invités aux synodes à l'avenir.

Restent les questions qui "font débat" et sur lesquelles, pour l'heure, aucun consensus n'est envisageable. Trois d'entre elles ont été relevées par la plupart des commentateurs : la place des femmes dans les fonctions ministérielles, le célibat des prêtres, l'accueil de la différence de genre, soit la question des LGBT qu'on se refuse même à nommer. On ne s'étonnera évidemment pas que toutes ont à voir avec la sexualité...

On peut considérer que "la question des femmes" (9) est la plus urgente. Elle a fait l'objet de nombreuses propositions (lutte contre les discriminations, accès élargi aux responsabilités, etc ...). Mais la proposition de *poursuivre la recherche théologique et pastorale sur l'accès des femmes au diaconat* a récolté le plus grand nombre de votes contre. Cela ne manque pas d'intriguer car en maints endroits, des femmes assurent déjà toutes les fonctions du diacre sans être "ordonnées". Malgré de réelles ouvertures concernant les responsabilités, on dirait bien que domine encore une volonté de réserver aux mâles le caractère "sacré" des ministères.

Le sujet du célibat des prêtres (11) a lui aussi été très disputé et n'a pas progressé, sauf qu'il est ici inséré dans le chapitre qui s'interroge sur le rôle des prêtres et des diacres et pas sur leur ordination. Relevons quand même la proposition « d'examiner au cas par cas et dans leur contexte l'éventualité d'inclure dans un service pastoral les prêtres qui ont quitté le ministère. »

Quant à l'identité de genre et l'orientation sexuelle, elles n'ont été mentionnées qu'en termes de controverses dans la société, aux côtés de l'intelligence artificielle ou de la fin de vie... Dans le *National Catholic Reporter* du 2 novembre, le jésuite Thomas Reese fait remarquer que « les Africains ont pu insérer dans le rapport une préoccupation pastorale pour les personnes mariées polygames, mais se sont battus bec et ongles pour que toute référence aux catholiques LGBT soit exclue du rapport. Ils ont été rejoints par des évêques polonais et d'autres personnes opposées à ce qu'ils appellent "l'idéologie LGBT". »

Bien d'autres sujets seraient à commenter encore, ne serait-ce qu'un curieux "oubli" concernant les abus sexuels ! Il n'est pas possible de tout aborder ici...

L'enjeu : l'unité dans la diversité

Dans son évaluation partagée dans le réseau *We-Are-Church* dont fait partie PAVÉS, notre ami Mauro Castagnaro¹, après avoir suivi le synode de très près à Rome, tire la conclusion suivante : « Ce qui apparaît avec une clarté sans précédent, c'est la diversité des contextes socioculturels, des opinions théologiques et des urgences pastorales auxquels l'Église catholique doit se mesurer, ce qui rend difficile l'hypothèse de réponses valables partout et ouvre la voie à une certaine décentralisation. »

Ce dont il s'agit est bien de la difficulté à combiner la vocation universelle de l'Église et le respect de la diversité des Églises locales. Danièle Hervieu-Léger l'écrivait déjà avant le synode, lors de la visite du pape à Marseille : « L'appel à faire droit à la pluralité et à l'équité culturelles au sein même de l'Église [...] participe d'une reconfiguration ecclésiologique majeure, qui place à l'horizon de l'accomplissement de l'Église, non pas l'englobement uniformisant de tous les peuples placés sous sa gouverne "jusqu'aux extrémités de la terre", mais la réalisation dynamique, à inscrire concrètement dans l'histoire, d'une communion fraternelle rassemblant ces peuples, dans leur diversité, en un seul Peuple. [...] Cette approche renouvelée de la vocation universelle de l'Église la renvoie à une manière d'habiter le monde en vue d'un bien commun, inséparable de l'accomplissement communautaire et spirituel promis par le christianisme. Le pape François en convient lui-même : l'avènement de ce "style" qui requiert de « *penser et travailler comme frère de tous peut sembler une utopie irréalisable. [...] Nous préférons, ajoute-t-il, croire que c'est un rêve possible car c'est le rêve même de Dieu. Avec son aide, c'est un rêve qui peut commencer à se réaliser aussi dans ce monde.* »

Ne doutons pas qu'il en convienne... Encore faudrait-il qu'il en fasse la promotion ! Placé sous la menace constante d'un schisme de ses opposants, le pape François semble malheureusement souvent défaire lui-même les avancées qu'il avait impulsées.

Mais il n'est pas interdit de rêver, comme il le souhaite. Si l'Église catholique prouve qu'elle peut faire face aux défis auxquels elle est confrontée, en particulier la solution radicale à la question des abus et la pleine reconnaissance de l'égalité de tous, et réaliser une unité "dans la diversité", elle offrirait un témoignage prophétique à un monde qui semble incapable de résoudre ses crises et de gérer ses différences de manière non destructive.

Pierre COLLET.

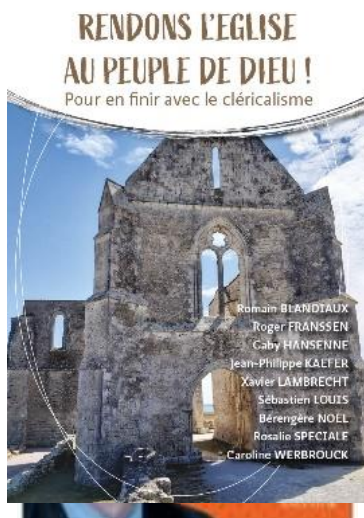
¹ de *Noi Siamo Chiesa* : <https://www.noisiamochiesa.org/noi-siamo-chiesa-sulla-prima-sessione-del-sinodo-sulla-sinodalita/>

Rendons l'Église au Peuple de Dieu

Pour en finir avec le cléricalisme

***Écho de la rencontre à
Fléron le 25.11.23***

Fléron (Liège), 25 novembre, une
Assemblée libre du Peuple de Dieu.



La brochure intitulée *Rendons l'Église au peuple de Dieu* soulignait son intention de « susciter la réflexion et le débat » pour être des « artisans » plutôt que de simples « consommateurs » au niveau d'une vie de foi. Il est question de penser autrement les sacrements, le clergé, les femmes, la mission, la communauté. La réunion du samedi 25 novembre a rassemblé beaucoup de gens du coin, à l'accent qui ne laisse aucun doute sur l'origine, et à la tignasse souvent clairsemée quand elle n'était pas désertique. Est-ce à dire que la revue n'a pas débordé sur toute la francophonie ? Il est vrai que son retentissement a été freiné par des prises de position qui en disent long sur le formatage au cléricalisme avec des interdictions d'essaimage dans certains milieux où la documentation catho est d'habitude encouragée.

Il ressort des échanges entre participants qu'ils sont pour la plupart « dépendants » de l'institution ecclésiastique, même si c'est pour essayer d'y renoncer : « mon curé a vidé la paroisse, les homélies de mon curé sont de véritables berceuses, mon curé n'acceptera jamais qu'un laïc le remplace pour prononcer l'homélie, nous avons un curé étranger qui est tout-à-fait éloigné de notre culture, j'ai la chance d'avoir un curé qui a redonné vie à la paroisse ».

À côté de cette « dépendance », il y a eu, de la part de certains participants, une prise de conscience d'intuition « porteuse de sens » : *le cléricalisme n'est pas l'apanage de certains prêtres, mais il est « notre » rapport à l'institution*. Quand allons-nous faire preuve de liberté dans notre vie de foi ?

Une participante, accompagnatrice spirituelle en milieu hospitalier raconte qu'elle a été interpellée par une patiente qui lui demande de lui donner le pardon de Dieu. Et sa réponse a été limpide : « Au nom de Dieu, je te pardonne » !

Cette réponse devrait sans doute alimenter les discussions des théologiens reconnus par l'autorité, mais il n'en demeure pas moins vrai qu'elle est le signe d'une démarche qui conjugue foi, liberté, et sacerdoce baptismal !

Des femmes de l'assemblée ont lancé un appel pour former des « comités de la jupe » ! Il y en a si peu en Belgique alors que la France a connu un mouvement inverse, voulant dénoncer les inégalités entre hommes et femmes au sein de l'Église. Le comité de la jupe a été fondé en 2008¹ en réponse à l'affirmation d'André Vingt-Trois, archevêque de Paris, qui était interrogé sur la participation des femmes à la liturgie. Il était question d'introduire des femmes dans le rôle de lecture de textes bibliques à l'occasion d'une célébration. L'archevêque avait froidement répondu : *Le plus difficile, c'est d'avoir des femmes qui soient formées. Le tout n'est pas d'avoir une jupe, c'est d'avoir quelque chose dans la tête.*

Une question lancinante reprise par plusieurs participants : « Comment célébrer sans prêtre ? » Il est vrai que seuls les prêtres ont été formés à la célébration. Mais diverses tentatives ont vu le jour, dans certains milieux privilégiés².

Une mise en garde a aussi été émise : « Attention ! Nous avons bon entre nous. Ça fait du bien d'entendre tout ce qui est dit ici. Mais quid de l'extérieur ? Nous devons absolument ouvrir les yeux à la réalité des gens. L'immigration, par exemple, devrait nous ramener les pieds sur terre... de notre vie de foi ! » La matinée s'est clôturée par le verre de l'amitié avec une invitation à s'inscrire dans des carrefours qui voudraient prolonger la réflexion sur les « audaces » à partager

Philippe LIESSE

¹ Initié par Anne Soupa et Christine Pedotti.

² Gabriel Ringlet a ouvert une « école des rites » dans son Prieuré de Malèves..

LIBRES PROPOS

Dieu comme créativité de l'Univers ?

J'ai lu avec intérêt l'article de José Arregi dans le dernier numéro de PAVÉS. Avec intérêt mais avec insatisfaction. J'avoue que la métaphore de la créativité pour dire Dieu aujourd'hui ne m'enthousiasme pas ! Cela même me laisse assez froid.

Par contre, j'aime la manière dont la Bible parle de Dieu. Elle raconte des histoires et surtout prend des images de la vie de tous les jours et qui, pour moi, sont très inspirantes : père, berger, rocher, refuge, des images qui signifient quelqu'un de bienveillant avec qui nous pouvons avoir des relations heureuses, présent au cœur de la vie et de l'histoire des humains.

Mais la Bible ne dit pas que cela : elle dit aussi que Dieu est absent, qu'il dort, qu'il ne s'occupe pas de nous... Bref la Bible dit que Dieu est parole et silence, le très haut et le très bas, révélé et caché. On peut dire une parole sur lui, mais il est au-delà de nos mots.

Dans un intéressant numéro de *Golias*, Alain Durand, dans un article « *Une foi chrétienne sans Théos* », réagit au courant théologique qu'il qualifie de minoritaire mais vigoureux : un christianisme sans Dieu. On met en valeur la personne de Jésus, humain exemplaire qui nous montre comment vivre et lutter pour la justice, la paix, la fraternité universelle. C'est bien entendu très respectable, mais cela ne me semble pas la foi de Jésus. Il me semble incontestable que Jésus lui, croyait en un Dieu avec qui on pouvait entrer en relation. Jésus a eu une vie exemplaire : solidarité avec les cabossés de la vie, lutte contre une religion qui écrase, cohérence radicale entre la parole et l'action, fidélité jusqu'au bout. Mais aussi, Jésus, comme tout Juif pieux priait beaucoup, le matin, l'après-midi à l'heure du sacrifice dans le temple, au coucher du soleil. De cela les évangélistes n'en parlent pas parce que c'était évident. Mais les évangiles soulignent les longs moments de solitude avec celui qu'il appelait « Abba ». A mon avis, les évangélistes le signalent parce que c'était une pratique particulière de Jésus qui les a marqués. J'avoue

qu'un Jésus qui n'est qu'un modèle à suivre ne m'intéresse pas beaucoup. Il y a dans le monde pas mal de modèles exemplaires plus proches de nous. J'aime Jésus, visage de Dieu, visage de l'homme qui nous dit : « Toute la loi se résume dans 'Aime Dieu de tout ton cœur et ton prochain comme toi-même' ».

Étienne MAYENCE

Ai-je perdu la foi ?

La question rôde, s'efface, revient. Tout ce donné religieux qui m'avait été confié, que j'avais repris à mon compte, que j'avais voulu partager, cette valise cuir aux serrures argentées qu'à la confirmation je m'étais engagé à tenir ferme et intacte, je n'ose la rouvrir ; la verrais-je vide ou quasi ? N'ai-je pas trahi ceux qui, attachés à ce 'donné' comme à l'essentiel, me l'avaient confié ? Lorsque carillonne l'appel à la messe du samedi soir à Paduwa, lorsque je rejoins une famille endeuillée au bord de la tombe, remontent la question, le reproche. Ai-je perdu la foi ? Infidèle ?

Mais voilà qu'au détour d'une réflexion d'un ancien missionnaire¹, le ciel nuageux se déchire. Un rai de lumière ! Le schéma, le timing était le suivant : pendant les premières années, je découvre les choses, puis, à l'âge de raison - six ans, comme chacun sait, et c'est 'la première communion' – je reçois la foi. Je crois, donc. Par la grâce d'une famille pieuse, des curés amis de mon père, du Petit Catéchisme de Namur inculqué par mon père, instituteur de l'école communale. Enfant de chœur en surplus, 7h du matin, au pied des marches, *confiteor Deo omnipotenti ... mea culpa, mea maxima culpa...* Je découvre bientôt, les fascinantes dimensions de la Réalité : la Terre, oui, au-delà de ce binamé village, de ses hirondelles et ses hannetons, mais encore

¹ Michael SINGLETON, *Tous (dé)missionnaires – Pour un nouvel ordre de mission*, Livre 2, 2022, Ed. Academia-L'Harmattan. « ... aucun être humain ne peut se penser, se positionner ou projeter à quoi que ce soit si ce n'est [...] suite au saut d'un acte de foi primordial. L'Agir [...] ne peut avoir lieu sans un croire qui précède et informe les raisonnements et réalisations ultérieurs. » p. 59 – « ... la quantité de savoir qu'un individu peut générer de lui-même étant infime [...], il lui faut bien croire sur parole pour tout le reste, mais surtout il ne saurait rien savoir du tout sans le saut primordial [...] d'une foi fondamentalement indémontrable. » p. 62

rougeoyant hôtel du Purgatoire et les abîmes effarants de l'Enfer. Mais d'abord le Ciel à attendre, à préparer, à mériter. Puis tant et tant de vertigineux mystères : le Christ dans ce Pain, la Vierge enlevée aux cieux mais que l'on pouvait aller entrevoir à Beaurain, le curé voisin qui, le samedi, nous lavait tout propres des péchés de la semaine. Valise pleine. Donné précieux, que les méchants Rouges, massés derrière le Rideau de fer, dénigraient – est-ce possible ? – mais que les bons Noirs attendaient au cœur de l'Afrique. Et cette foi reçue, confiée, je l'aurais perdue ! Infidèle ? Valise vide ?

Mais donc, un rai de lumière ? C'est que *croire* serait premier, à la racine, à l'entame, et les savoirs seconds. Nous commençons par croire. Quand je me plongeais dans les yeux de ma mère, que je tétaiis goulûment son lait, je me savais reçu, en confiance, je me savais d'évidence accueilli. J'y *croyais*, confiant. Ayant traversé les âges, je *crois* toujours accueillants ce Monde, cette Vie, l'Existant – et peu importe qu'humanité, planète et soleil soient programmés pour griller. J'en éprouve une sourde mais insondable reconnaissance. Oui, rai de lumière, quasi éblouissant : je *crois* toujours, je n'ai jamais cessé de croire. Je ne m'étonnerais pas d'ailleurs que cet accueil soit d'ordre divin, le geste d'une Générosité - mais ne le saurai jamais - et même, d'une Paternité¹. *Croire*, donc, est premier ; les savoirs viendront, après, parfois.

Je m'étonne parfois, sceptique, d'entendre un tel évoquer le Divin en Mère universelle – mais je ne connais pas la couleur des yeux de sa mère ; ou tel autre de L'avoir repéré au tréfonds de la conscience - mais je n'étais pas aux couchers de soleil de son village.

Premier, *croire* l'est encore d'une autre manière. A inventorier mon bagage de connaissances – on en fait aisément le tour, je vous entends ! – la quasi-totalité de ce que j'ai appris, j'y ai d'abord *cru*, on me l'a désigné comme croyable ; et si dans tel ou tel champ, j'ai poursuivi des recherches, des vérifications, si j'ai peu à peu su, il ne s'agit que d'une étroite fraction de tout ce qu'on m'a invité à croire. Sans doute, ai-je appris que la pomme tombe de l'arbre et que l'eau de la baignoire porte, que 3,1416... , que Christophe Colomb... ; qu'Eve en tenue a cueilli une pomme et Jules en péplum a raflé la Gaule, que les trous noirs avalent les étoiles et le Dafalgan mes insomnies. Mais je n'aurais pas pu vivre ni survivre si je n'avais d'abord cru tout ce que, amicalement le plus souvent, l'on m'a dit. Je l'ai d'abord entendu, reçu et *cru* avant de chercher et, parfois, comprendre. *Croire* est premier.

¹ À l'exemple de l'homme de Nazareth, mais son contexte familial diffère du mien.

Je viens tout de même d'ouvrir la valise - beau cuir d'époque ! Mais quasi vide ! sinon quatre petits livres ; je n'en garderai que trois, avec l'histoire de ce prophète errant, anticlérical et anticonformiste, qui aimait les gens et les libérait. Tout de même, protesterez-vous : le Christ, le Verbe, le Fils, Paul et les autres ? À vous de voir ! Mais j'y glisserais discrètement le Magnificat de Bach et cette Vieille femme déchiffrant les Écritures sous le regard de Rembrandt.

Si savoir n'est pas nul, *croire* est premier et fidèle. Mais bien sûr, vous le saviez déjà.

Jean-Marie CULOT





Préambule

Encore beaucoup de belles rencontres dans ce numéro, à commencer par celle du 1^{er} octobre qui rassemblait une quarantaine de personnes au Chant d'oiseau à Bruxelles sur le thème des *Crises de nos démocraties* et de nos résistances communes.

Olivier Chaput, formateur et facilitateur en matière de "*démocratie profonde*" nous a accompagnés toute la journée. Il a insisté sur le caractère extraordinaire de la nature et du vivant dont nous ne devrions pas nous séparer. Il nous a aussi engagés à prendre du temps, à construire et faire ensemble, à prendre soin de nous. Pour transformer ce "je" en "nous", il faudra apprendre à ralentir, à essayer de comprendre et à continuer à espérer.

Une autre rencontre, posthume celle-là, est celle de Norbert Leboutte, de la communauté du Kinket : un homme d'écoute, de bienveillance et de respect, un guide et un ami. Et celle d'Annie Hubin, de la communauté Cauchy à Namur, qui nous laisse également le témoignage d'une vie riche d'amitié, d'écoute et de bienveillance.

Cécile Walrave, de la communauté de l'Escaut, nous offre un magnifique témoignage de vie et nous invite à la confiance.

André Degand, de la communauté des familles, nous invite à "*libérer la parole*" en apprenant à prendre distance dans la lecture de la Bible ; il nous fait quelques recommandations pour y arriver.

Le haïku de Léa Quiévy est tout à fait d'actualité : il nous parle de « silence indispensable pour trouver le ton juste dans un dialogue difficile ».

Sylvie Kempgens nous donne des nouvelles du collectif européen qui se réunira du 20 au 22 septembre 2024 en Italie et appelle à une contribution des communautés de base belges sur le thème de l'éco-spiritualité qui sera le thème du carrefour que nous animerons, Sylvie et moi.

Yvonne Mignot et Marie-Christine vous donnent les dernières nouvelles du Conseil Interdiocésain des Laïcs.

Bonne lecture !

Marie-Christine TERLINDEN-SNOY

La journée de rencontre du 1^{er} octobre

Quatre ans. Cela faisait quatre longues années que les communautés de base ne s'étaient plus réunies. Les dégâts collatéraux du Covid. C'est donc avec beaucoup de bonheur qu'une quarantaine de membres des diverses communautés de Wallonie et Bruxelles se sont retrouvés le dimanche 1^{er} octobre au Chant d'Oiseau à Bruxelles. Une forte délégation des diverses communautés de Bruxelles bien entendu, mais aussi des personnes des quatre coins de la Wallonie.

Un accueil soigné : des petits dossiers et des badges pour chacune et chacun, une bonne tasse de café et de délicieuses viennoiseries pour prendre quelques forces avant une journée bien remplie. Un petit tour de présentation pour se remémorer les prénoms des habitués perdus de vue depuis 4 ans, pour faire connaissance de nouvelles têtes bien accueillies dans notre fraternité.

Nous avons un hôte de choix : Olivier Chaput, formateur et facilitateur en matière de « démocratie profonde », nous a accompagnés toute la journée. Après une première intervention dont vous pouvez trouver le résumé dans l'article ci-joint, une petite pause avant de nous répartir en carrefour autour de quelques questions fondamentales : « Ralentir, oui, mais comment ? Nos actions 'colibri', quel impact ? Comment réfléchir et agir pour le temps long ? »

Au cours du repas, revigorant après une matinée bien pleine, nous avons pu partager les nouvelles et fraterniser.

Reprise l'après-midi : mise en commun des différents carrefours, exercice toujours difficile mais qui a témoigné de l'intérêt que chacun a trouvé dans les exposés d'Olivier. Nous avons bénéficié d'une deuxième intervention de notre orateur dont vous avez des échos dans ce numéro. Puis un exercice plus austère : l'assemblée générale. Après un bilan des activités présentés par Alain pour les finances, par Pierre pour le bureau, par Sylvie pour *Communauté en Marche* et le Collectif européen, et par Marie-Christine pour la participation au CIL, en petits groupes nous étions invités à réagir et exprimer les souhaits pour la suite. Vous en trouverez un écho dans les pages suivantes.

Un temps de pause pour préparer la salle pour la célébration. Des chants, de beaux textes, de l'émotion, une évocation des défunts. Célébration très recueillie, inventive, participative et joyeuse.

Nous nous sommes quittés sur un souhait (au moins !) : ne plus attendre quatre ans avant de nous retrouver.

Étienne MAYENCE

La "démocratie profonde"

Je suis ingénieur agronome de formation, aîné de trois enfants. Mon père était l'aîné de six enfants. Je suis donc l'aîné d'une tribu de 21 cousins et cousines. Je suis papa de deux garçons et nous vivons en habitat groupé : 30 adultes et 17 enfants pour 18 appartements à Laeken. J'ai étudié à Gembloux, avec une spécialisation en Gestion des eaux et forêts. Puis, je me suis intéressé à la création et gestion de projets innovants avec deux années d'étude-travail à Rotterdam.

J'ai découvert combien la nature est extraordinaire. Je n'avais pas envie de travailler dans l'agroalimentaire, ni partir au Sud pour régler les problèmes que j'associais au Nord.

Je suis préoccupé car l'humanité (occidentale) semble craindre le vivant, (de) la Nature sauvage qu'elle cherche à domestiquer. Or si l'on tue la nature, on se tue soi-même ; nous qui sommes constitués de tant de vivant/naturel/non-domestiqué. J'ai participé au Danemark à la COP en 2009.

Au-delà de faire quelque chose, le faire ensemble est un plus. Il faut prendre soin du "nous", par exemple, notre habitat groupé nous a permis de passer le confinement paisiblement. Ce type d'habitat permet de recréer des villages dans la ville.

Parmi toutes les écoles/organismes de formation, je recommande d'ailleurs l'Université du « Nous ».

La « démocratie profonde » est un concept qui vient du monde anglo-saxon. Ce sont des théories et des méthodes pour faire ensemble. Comme prendre des décisions démocratiques qui vont plus loin que la démocratie participative qui se contente d'une majorité. La démocratie profonde n'est pas un programme politique.

Je crois qu'il est important d'apprendre à se confronter et à construire un avis consolidé. Il faut éviter de coller des étiquettes « indélébiles » sur les autres car ce sont souvent nos projections. Il faut créer des espaces dans lesquels les propos peuvent se confronter. Chacun doit pouvoir s'exprimer ou apprendre à le faire et avoir l'espace pour le faire. Avec la conscience que personne n'a accès à La vérité ; On y a accès à partir et au travers de ses perceptions, de ses croyances qui constituent des grilles de lecture, des filtres avec leurs biais. Par exemple ; ce que l'on dit avec passion, en pointant le doigt vers l'autre en dit en fait beaucoup sur ce qu'on croit, sur ce qui est vivant en nous. Le pessimiste fait écho à ses angoisses, tout comme l'optimiste.

En démocratie, il faut écouter les minorités pour qu'elles enrichissent les choix de la majorité. Il faut prendre en compte les besoins de la minorité, pas leurs désirs. Si ses besoins ne sont pas rencontrés, les manques, les ressentiments nourrissent inertie et résistance. En s'amplifiant, cela peut devenir du sabotage pour forcer la prise de conscience de la majorité. On peut avoir une décision majoritaire qui est le fait d'une minorité de personnes. C'est pour cela que je parlerais plutôt de « courant dominant » et de « signaux faibles ». Il est capital de prendre du temps pour écouter les divergences et construire ensemble.

Pour comprendre, je vous propose une « parabole jaïniste » : 6 aveugles découvrent un éléphant. Le premier attrape la trompe et dit : cela ressemble à un serpent ; le second touche la patte et dit : cela ressemble à un tronc d'arbre ; le troisième touche la queue et dit : cela ressemble à une grosse corde »... Le directeur du zoo dit : moi je sais ce que c'est qu'un éléphant. Le barman dit : je suis allé en Afrique, et j'ai mangé de l'éléphant. La vétérinaire : moi je sais comment naît un éléphant. Chacun a une partie de la vérité et seulement une partie de la vérité. Ma vision de la vérité s'inscrit dans ma perception et peut être enrichie par celle des autres.

Un livre intéressant à ce sujet est « Contre les élections et pour la démocratie » de David Van Reybrouck¹. Ceux qui nous représentent ne sont pas vraiment représentatifs. Par exemple : je suis blanc, éduqué, et il y a beaucoup de choses que je ne connais pas, de discriminations que je n'ai pas subies et qui m'échappent².

Je m'inquiète de notre démocratie : nous vivons dans une société du plaisir et de l'immédiat. Beaucoup de gens ne savent plus quoi souhaiter pour le

¹ David VAN REYBROUCK, *Contre les élections*, <https://www.actes-sud.fr/node/47355>

² <https://www.education-populaire.fr/conscientisation-des-oppressions/>)

long terme mais ils en veulent toujours plus. Il me paraît urgent de ralentir : la question est capitale aujourd'hui.

Avant, nos ancêtres regardaient le feu brûler. C'était une forme de méditation. Pourquoi ne pas prendre le temps de se poser et ne pas se laisser entraîner dans la frénésie ? La prière est aussi une forme de méditation et de temps posé/pausé pour se recentrer.

Dans les réponses aux questions posées pour préparer notre rencontre, vous avez mentionné les petites actions. Oui, elles sont importantes : j'aime bien l'histoire du colibri. Est-il efficace ? Si le colibri avait soufflé dans l'oreille de l'éléphant et lui avait donné un coup de main, ils auraient été plus efficaces. Nous pouvons nous poser la question suivante : notre action de colibri est-elle impactante ou réconfortante ?

Un autre livre intéressant à ce sujet est : « Comment faire tomber un tyran quand on est pauvre et peu nombreux »¹. Des grands-mères sont venues avec leurs casseroles et se sont solidarisées avec les manifestants.

Comment faire société ensemble et rassembler les « je » en « nous » ?

Olivier conclut la journée de cette façon :

L'Espérance : Dans tout ce marasme, il faut avoir de l'espoir actif : il faut agir même si on n'est pas sûr que cela va donner quelque chose, c'est l'*Active Hope* ; c'est cela l'espérance. Agir sans être sûr que cela réussira. Je crois que tout ce qu'on fait n'est pas vain. Il y a des choses qui nous dépassent, l'incertitude est certaine. Soignons nos intentions et peut-être que notre maladresse d'aujourd'hui sera la source d'une action réussie demain !

Que faire avec des gens qui ont un avis contradictoire ? Peut-être que la première chose à dire, c'est : « J'ai besoin de te comprendre. Dis-moi qui tu es et comment tu vois les choses. » Un temps d'écoute sans jugement est nécessaire, écouter pour comprendre. Peut-être aussi devons-nous faire le deuil du dialogue dans un premier temps et écouter.

Ralentir est un but. La maison brûle. Mais les pompiers dans un incendie ne se précipitent pas, la précipitation peut les tuer ! Redonnons du temps au temps, nous ne sommes pas assez riches pour acheter « bon marché ». Soyons attentifs aux « mange-temps » et regardons le paysage plutôt que Facebook !

¹ Srdja POPOVIC (avec Matthew MILLER, *Comment faire tomber un dictateur quand on est seul, tout petit et sans armes*. Paris, Éditions Payot & Rivages, 2015

Issues de la démocratie profonde, Olivier nous propose de nous poser 3 questions avant de prendre une décision :

1. Qui a une tout autre idée ? Donnons-nous l'espace pour élargir le champ des possibles.
2. Qui résonne avec cela ? Chez qui cela fait écho ? Allons chercher en chacun une part d'empathie.
3. De quoi avons-nous besoin pour rejoindre la majorité ? Qu'est-ce qui fait obstacle ?

Chaque fois qu'une minorité n'est pas prise en compte, la totalité perd quelque chose. Et cela alimente une dynamique d'inertie, de résistance, voire de sabotage. Je recommande le film *Douze hommes en colère*.

Faisons le bilan de notre impact écologique

Nous avons de multiples complicités passives. Comment, par défaut, un comportement peut changer les choses. Posons-nous la question : comment nous sentons-nous bénéficiaires dans la situation dans laquelle nous nous trouvons. Il y a beaucoup de situations dont nous profitons parce nous sommes privilégiés ; il s'agit parfois d'architectures invisibles. Par exemple : les règles du jeu du Monopoly est un jeu de mort puisque l'objectif est de pousser à la faillite les autres joueurs et même celui qui gagne, il se retrouve seul (et meurt puisque la partie finit).

Face aux oppressions, chaque fois que nous ne prenons pas la parole, nous sommes complices.

Réensauvageons le monde !

Créons des liens entre les « je » et les « nous » (familiaux, professionnels, communautaires...).

Que les « je » deviennent des « nous » et « vous » !

Comment pouvons-nous être gagnant-gagnant sans que ce soit au détriment de quelqu'un ?

Olivier CHAPUT

Références de l'intervention d'Olivier Chaput :

- <https://www.activehope.info/>
- <https://carolynbaker.net/books/love-in-the-age-of-ecological-apocalypse-cultivating-the-relationships-we-need-to-thrive/>
- <https://snrtnews.com/fr/article/incendies-non-loiseau-pyromane-nest-pas-un-mythe>

Échos des carrefours

Cette partie de notre journée de rencontre, juste après la conférence d'Olivier Chapat, me semble très importante, car s'y est exprimée la bonne réception de ses propositions. Après les questions posées, j'ai choisi de présenter les réponses des cinq carrefours en les classant selon quatre thèmes.

Voici ces questions de départ :

1 - Ralentir, prendre le temps des échanges, apprendre à connaître l'autre, faire communauté. Qu'est-ce qui peut m'y aider, nous y aider ?

2 - Mon action de « colibri » et mes engagements sont-ils « impactants », significatifs, porteurs de changement pour la société ? Si oui, en quoi le sont-ils ? Si non (ou pas assez), que faudrait-il pour qu'ils le deviennent ?

3 - Dans un monde de l'immédiateté, du « court-termisme » et du « toujours plus vite », comment, dans notre démocratie, donner une place à une réflexion dans le temps long et inscrire nos projets « dans un horizon de sept générations » ?

Le moins qu'on puisse dire, c'est que tant la conférence que ces questions posées aux auditeurs ont été fort stimulantes. Voici une présentation des réponses.

Dialogue

L'écoute permet et fait exister, remet debout. Elle peut faire changer son regard, dépasser l'émotionnel.

C'est important de s'informer et d'informer, d'avoir et de développer son esprit critique, d'essayer d'être sans a priori. Et aussi d'avoir ensemble des projets concrets ouverts à la discussion.

Solidarité

Le groupe est important, il nourrit et énergise.

Il faut lutter contre la tendance à vivre entre-soi, exclusivement entre semblables à tous points de vue.

Dans ce souci d'ouverture, il est bon d'avoir un contact privilégié avec une personne représentative, que ce soit de groupes, de situations, de tendances, de nations...

Action

Il faut agir ensemble, avec des stratégies : c'est fortement souligné. Participer aux manifestations, à des mouvements plus larges que les nôtres. Ecrire aux politiciens. Utiliser les réseaux sociaux.

Pour tout cela, il faut avoir et prendre du temps. Ralentir... c'est un luxe !

Espérance

Surtout, ne pas laisser tomber. Oser, persévérer.

Espérer malgré l'échec. Tout en admettant que « le mur », l'effondrement soient là, bien réels.

Être ouverts à l'inattendu.

Jacqueline DE CAT

L'Assemblée Générale des CCB 2023

Avec le souci d'être brefs et efficaces pour tenir le temps imparti à cette AG dans le déroulement de la journée, un feuillet détaillé distribué à l'avance reprenait les rapports des différents organes des Communautés Chrétiennes de Base (CCB) de la région Wallonie-Bruxelles. Cet effort a eu le mérite de mettre en lumière le fonctionnement de l'organisation – bel écho au thème de la journée : « Crises et démocratie. Rêv-istons ensemble ».

Voici un survol de ces rapports, et des questions qui en ont découlé.

Rapport du Bureau de la Coordination

La dernière rencontre datait de septembre 2019 : quatre années où le Covid nous a poussés au contact virtuel, au sein des communautés comme au niveau de la coordination de celles-ci.

Pointons l'essentiel des décisions prises : une réorganisation de la revue Pavés, la désignation de représentantes au Collectif européen des CCB et au Conseil Interdiocésain des Laïcs (CIL), la création d'une équipe de rédaction pour *Communautés en Marche*, l'officialisation d'un bureau exécutif.

La Coordination, le Bureau et le Comité de rédaction se réunissent désormais régulièrement par Zoom.

Nous avons participé à la collecte d'avis des CCB en préparation au processus synodal.

Tout ceci est consultable en détail sur le site web des CCB remis à jour : <https://sites.google.com/view/ccbwalloniebruxelles>. Allez donc y voir !

Rapport finances

J'en retiens que la situation financière des CCB Wallonie-Bruxelles reste saine et sous contrôle.

Et que les abonnements à la revue Pavés restent la principale ressource financière de la Coordination.

Comité de rédaction de *Communautés en Marche*

Ce comité se réunit quatre fois par an.

Ses orientations s'articulent à partir de deux points :

- le lien, à créer ou recréer avec et entre les Communautés
- la vie, partir du vécu, transmettre ce qui fait vivre.

D'où la place faite aux témoignages d'engagements, aux réflexions sur les problèmes de société qui nous interpellent comme le vieillissement, la transition écologique. Et place aussi à l'écho de réunions et de rencontres marquantes au CIL, et à diverses propositions de participation.

Les contributions sont bienvenues, ainsi que tout ce qui peut rendre les Communautés présentes.

Rapport est aussi fait des représentations au CIL et au Collectif européen.

Tout en admettant que les CCB ont peu le souci de diffuser ce qu'elles font, les participants encouragent la communication par tous les canaux possibles vers les responsables des CCB (leur communiquer notamment l'ordre du jour et le lien Zoom des réunions du Bureau, mais aussi les nouvelles marquantes). Il leur paraît important d'être en lien avec Riv'Espérance (à Liège début février), du moins d'en relayer la communication.

Si le bureau s'inquiète de sa représentativité, les CCB, elles, ne le sentent pas éloigné – bonne nouvelle ! Le mouvement synodal allemand soulève de l'intérêt, notamment sur le plan des célébrations sans prêtre : des questions à porter au CIL ?

Quant au thème choisi pour la rencontre européenne de 2024, la spiritualité, les 'retours' des participants confirment que les jeunes sont en attente de spiritualité et que le thème de l'écospiritualité est porteur à leur égard (voir article par ailleurs).

Jacqueline DE CAT-HANSEN et Sylvie KEMPGENS

Adieu à Norbert Leboutte 1938-2023

Depuis 1978, Norbert a cheminé avec nous dans une Communauté de base en Condroz-Famenne qui s'est appelée "Le Kinket". Norbert était toujours à l'écoute de chacun et chacune avec respect et bienveillance, il était à la fois un guide et un ami.

Nous remercions Norbert pour tout ce qu'il nous a donné de vivre dans ce groupe et lors des rencontres avec d'autres communautés de base



Voici un message exprimé par des amis au début de la célébration de ses funérailles le 11 septembre 2023.

Marie-José MEESEN et la communauté "Le Kinket"

Dans le pays de Norbert

Dans le pays de Norbert, la famille et les amis ne sont jamais loin. La nature non plus. Il y a des poules, des coqs, des alouettes des champs et des moineaux. L'alouette chante, mais pas d'un perchoir, elle prend de la hauteur et ensuite elle redescend dans un rayon de 10 m de son nid. Le moineau, quant à lui, il vit près des hommes. Il aime les fermes, qui lui fournissent de la nourriture.

Dans le pays de Norbert, il n'y a pas de grandes surfaces commerciales. On fait ses courses chez Françoise et les commerçants du coin. On ne gaspille pas, on récupère, on prend soin de la terre.

Dans le pays de Norbert, on voyage. En Roumanie, en Croatie, en Alsace... En Ardenne, on y cueille des jonquilles, des myrtilles... des souvenirs. Dans le pays de Norbert, on cultive la terre. On sème des haricots, des courges, des tagètes. Ça sent bon la soupe. Le repas est servi à midi.

Dans le pays de Norbert, on vit ses convictions. Amitié, fidélité, solidarité. Le don y porte bien son nom. Les enfants sont regardés avec émerveillement. Les femmes traitées en égal. Dans le pays de Norbert, Jésus est très présent, avec sa foi en l'humanité. Les homélies sont préparées avec cœur. Les paroles font sens, apaisent, éclairent. Il y a des célébrations : baptêmes, communions, mariages, bénédictions, enterrements, ...

Dans le pays de Norbert, il y a l'esprit de l'éducation permanente : le patro, la JRC (Jeunesse Rurale Chrétienne), les TBR (Tas de barakis ruraux), LST (Lutte Solidarité Travail), l'ACRF (mouvement de femmes en milieu rural pour lequel Norbert a été aumônier des régionales Ciney et Dinant durant de nombreuses années), les groupes CEFOC (Centre de Formation Cardijn), le Kinket (communauté de base), les groupes paroissiaux, des groupes porteurs dont celui de la Maison-Ressources à Rochefort qu'il a contribué à créer et soutenir. Dans le pays de Norbert, il y a du *Voir-Juger-Agir-Évaluer*, il y a des réseaux, c'est la fête permanente de la Re-connaissance.

Dans le pays de Norbert, il y a du changement de société qui passe toujours par « plus d'humanité ». La vie et l'amour sont un cheminement. Dans le pays de Norbert, on a le sens du devoir. On crée, on se recycle, on évolue. L'écoute y est véritable. On peut jurer, on peut rater, on peut mal découper.

Dans le pays de Norbert, on aime bien parler wallon. Il y a aussi des mots justes et des expressions comme « *C'est quand on est pressé qu'il faut avancer lentement* » ou encore « *On ne tire pas sur une plante pour la faire pousser* »

Dans le pays de Norbert, il y a un accordéon diatonique qui joue sur un pont à Isle-sur-la-Sorgue pour des passants qui dansent. Il y a des mélodies joyeuses et des airs d'espérance. Il y a aussi des morceaux que l'on joue fort et faux quand on est traversé par des instants de colère et de désespoir.

Dans le pays de Norbert, il fait bon vivre, on y déguste du bon vin, de la trappiste, du chocolat, de bons petits plats. On célèbre la vie. « La table offre » comme il aimait dire. Il y a des fêtes de famille, des soirées bien arrosées parce qu'on a bon d'être ensemble et de refaire le monde.

Dans le pays de Norbert, aujourd'hui
 Il y a une famille et des amis réunis,
 Il y a nous toutes et tous
 Pour lui dire Merci car
 « Il nous aime comme nous sommes, là où nous sommes ».

Dans le pays de Norbert, il y a Norbert à jamais dans nos vies et dans nos cœurs.

Texte écrit par René et Anne-Marielle BEAULIEU-KAISER
 11 Septembre 2023

Adieu à Annie Hubin

Annie et le cadeau de l'amitié

Annie Hubin faisait partie de notre Communauté. Un jour, elle avait choisi *L'amitié* chantée par Françoise Hardy pour un CD compilant des chansons en l'honneur d'un des nôtres. Ce n'était nullement un hasard car elle faisait don de son amitié à tout qui croisait sa route et voulait saisir sa main tendue, profiter de son oreille attentive. Elle savait accueillir l'autre comme peu savent le faire, lui accorder confiance et intérêt quels que soient son âge et ses origines. Elle avait le don de manifester une attention réelle pour ce que l'autre avait à partager, pouvait l'interroger avec insistance sans pour autant l'acculer, lui offrant l'occasion rare de se confier et de mettre des mots sur ce qu'il ressentait. Son écoute était d'une grande qualité. Et chacun savait qu'elle ne colportait pas ce qui lui avait été dévoilé. Ainsi pouvait-elle dire, comme Françoise Hardy, que lorsque « dans leurs yeux se glisse la tristesse, [...] ils viennent se chauffer chez moi ». Vraiment, Annie avait fait de « la saison des amitiés sincères la plus belle saison des quatre de la terre ». C'est en été, le 28 juillet 2023, qu'elle nous a quittés à l'âge de 91 ans, nous laissant le témoignage d'une vie riche d'amitié.



La Communauté Cauchy (Namur)

Bref partage de quelques étapes de vie

C'est vers l'âge de 20 ans à Louvain où j'étais étudiante que deux expériences vécues ont fait grandir en moi la dimension du « communautaire et du social » :

1. vivre en maison communautaire avec d'autres étudiantes et non en « kot » individuel
2. faire partie d'une équipe d'action catholique avec d'autres étudiants du même cours (avec comme aumônier l'abbé M. Cheza).

C'est à cette époque que Jésus Christ est devenu quelqu'un de vivant et l'Évangile une Bonne Nouvelle à VIVRE ; petit à petit le désir d'un engagement plus radical et l'appel à la vie religieuse ont grandi en moi.

J'ai eu la chance de commencer ma vie religieuse (après le noviciat) au Brésil. Les cinq années vécues au N.E du Brésil furent comme un second noviciat, avec les deux pieds bien sur terre, ancrés dans la dure réalité, ce fut une période de conscientisation qui m'a transformée : le début des communautés de base dans les quartiers pauvres, des cercles bibliques : « donner la parole aux sans-voix » de Dom Helder.

Là est né mon désir de « proximité » et de « solidarité » avec les moins favorisés. J'étais partie au Brésil comme sœur missionnaire et suis revenue en Belgique comme sœur ouvrière.

« Aime et va ton chemin ».

En 1972 de retour en Belgique, à Schaerbeek, j'ai été interpellée par la présence des nombreuses familles marocaines, j'ai appris à connaître un peu l'Islam grâce à la fraternité islamo-chrétienne et c'était vite évident que je voulais m'insérer dans cette réalité-là et devenir proche.

Pendant près de 20 ans, j'ai travaillé dans des firmes de nettoyage avec des équipes de femmes surtout marocaines et turques mais parfois nous étions de huit nationalités différentes. Nous sommes parvenues parfois à améliorer les conditions de travail grâce à une solidarité grandissante et avec l'aide du syndicat. On ne parlait pas beaucoup de Dieu, parfois quand même Allah était nommé. C'est pourtant là que j'ai pu vivre des moments d'amitié, de solidarité et de joie profondes, le Divin était présent parmi nous, Il était en nous et j'en jubilais.

J'ai eu la chance aussi pendant toutes ces années et encore maintenant de faire partie d'une équipe de prêtres ouvriers et sœurs ouvrières néerlandophones, nos révisions de vie, le partage de nos difficultés et problèmes rencontrés et les célébrations eucharistiques nous aidaient à « vivre les yeux ouverts, à ne pas perdre de vue l'Essentiel ».

Déjà à Schaerbeek-Saint Josse, grâce au prêtre Jean-Pierre Dupont, une petite équipe de chrétiens se réunissait tous les jeudis soir pour un partage des nouvelles et la célébration de l'Eucharistie avec ce vécu, tout simplement chez l'un d'entre nous.

Actuellement je vis à Molenbeek, dans le même type de quartier et la même inspiration. Avec quelques chrétiens et le même prêtre Jean-Pierre Dupont, nous avons commencé un petit groupe de réflexion et de partage d'évangile chez Isabelle et Miloud en vue d'une insertion de quelques-uns dans le quartier. Ce petit noyau s'est vite agrandi et est devenu « la communauté de l'Escaut » ('Escaut' tout simplement parce qu'on a déménagé vers la rue de l'Escaut) – voir CEM 139, pp. 46-47.

Cela fait donc près de trente ans que la communauté de l'Escaut existe ; pendant vingt ans nous nous sommes réunis tous les mardis, nous étions facilement 18 à 20 personnes, jusqu'à 30 pour les grandes fêtes. On cuisinait à tour de rôle, il y avait des familles avec enfants et des personnes de différentes nationalités.

Actuellement nous nous réunissons le 1^{er} mardi du mois, le groupe a vieilli, le nombre de « réguliers » s'est restreint, nous sommes 10 maximum, plus nombreux lors des fêtes. Pour chaque rencontre une ou deux personnes préparent un thème pour la liturgie de la Parole. Ce thème avec quelques questions pour la réflexion et une proposition de texte biblique, est envoyé à l'avance à chacun, pour qu'on puisse y réfléchir et avoir un partage plus riche, chacun est invité à parler « en son nom propre » et pas de façon « générale ». Les thèmes sont très variés, quelques exemples :

- Aujourd'hui que signifie 'Incarnation', tant pour Jésus que pour moi ?
- Le pardon, que signifie pardonner (en lien avec le Notre-Père).
- Les signes d'espérance là où je vis, dans la société qui m'entoure et dans le monde ?
- 'Ceux venus d'ailleurs' qui sont-ils pour moi, pour nous ?

C'est avec tout ce qui fut partagé que la célébration continue et que le souffle de Dieu est présent. Je repars légère, l'unité est refaite en moi.

Pour moi depuis toutes ces années les rencontres de l'Escaut sont une halte 'source de vie' dans la semaine ou le mois, où on peut être tel qu'on est, et partager ses peurs, ses souffrances, ses déceptions autant que ses joies et bonnes nouvelles.

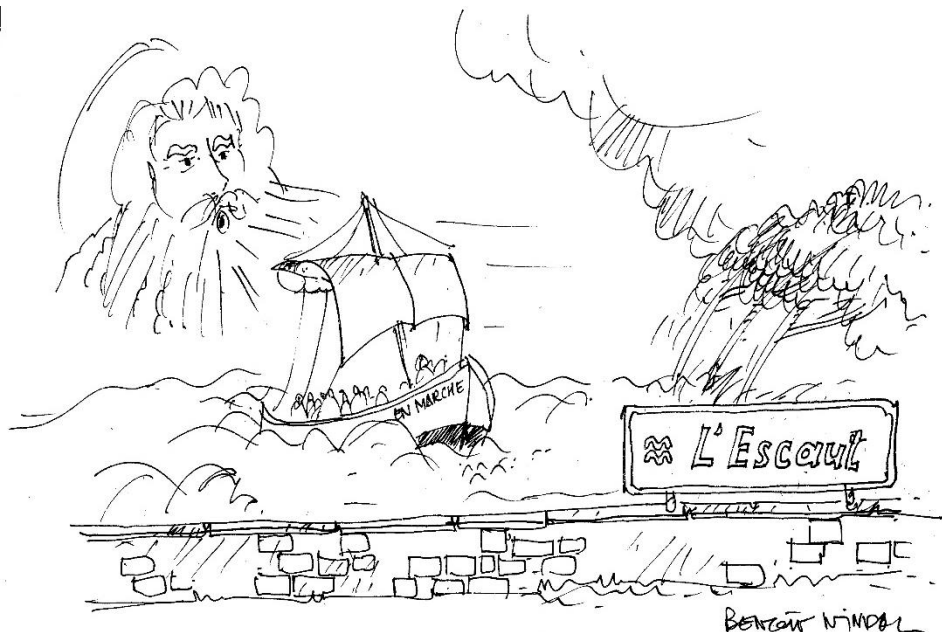
Je ne sais pas du tout ce que l'avenir nous réserve, nos communautés ne rajeunissent pas, et les jeunes doivent inventer leur façon d'exprimer et vivre leur foi chrétienne « ensemble » car on n'est pas chrétien tout seul. L'avenir est une invitation à la Confiance. Souvent je relis quelques phrases à propos des communautés de base, dans le très beau texte qui figure dans la brochure « *Communautés en Marche* » :

Parce que nous espérons et que le souffle de Dieu est vivant dans notre histoire,

Face à tant de choses qui nous écrasent et dans lesquelles nous sentons notre impuissance,

Nous nous rassemblons pour signifier que des solidarités sont possibles dans et par notre Foi en Jésus-Christ.

Cécile WALRAVE
Communauté de l'Escaut



Libérons la parole

Un vieil ami, moine bénédictin à l'abbaye de Wavreumont, avait coutume de mettre en garde la personne chargée de faire la lecture à l'eucharistie dominicale : surtout, ne terminez pas par l'expression « Parole du Seigneur »

Pourtant, la dernière version du lectionnaire officiel précise bien qu'il faut inviter ainsi l'assemblée à rendre grâce pour cette « Parole du Seigneur », que ce soit après la première ou la deuxième lecture du jour. Curieusement, on ne le prévoit pas après la lecture de l'Évangile.

En quoi cette invitation serait-elle critiquable ? De façon un peu abrupte, je dirais que, à strictement parler, cette qualification de la lecture comme « Parole du Seigneur » est fautive ou du moins très dangereuse dans la mesure où elle pourrait impliquer une lecture fondamentaliste du texte comme émanant directement de Dieu et donc ne souffrant aucune contestation. C'est bien ce que l'on pourrait reprocher à la pratique de certains évangélistes qui citent un texte à prendre au pied de la lettre comme parole divine, indépendamment du contexte et sans égard pour sa consistance humaine.

Qu'en penser ? Il est significatif que l'une des quatre constitutions dogmatiques adoptées au Concile Vatican II porte précisément comme titre *Dei Verbum* (Parole de Dieu) et que la même expression revient une vingtaine de fois dans ce texte. Il est vrai aussi que la première version du texte qui devait être votée lors de la première session du Concile a été renvoyée en commission car ne tenait pas assez compte des recherches exégétiques menées principalement par des auteurs réformés et par quelques personnalités catholiques qui eurent bien de la peine à faire valoir leur point de vue.

Finalement, la constitution a été votée en 1965, trois semaines seulement avant la fin du Concile. Elle comporte alors cette exhortation significative : « Puisque Dieu parle dans la Sainte Écriture par des intermédiaires humains, à la façon des hommes, l'interprète de la Sainte Écriture, pour saisir clairement quels échanges Dieu lui-même a voulu avoir avec nous, doit rechercher ce que les hagiographes ont eu réellement l'intention de nous faire comprendre » (Constitution dogmatique *Dei Verbum*, n°12). Il faut donc que l'exégète recherche le sens qu'en des circonstances déterminées, l'auteur,

étant donné les conditions de son époque et de sa culture, a voulu exprimer et a de fait exprimé à l'aide de genres littéraires employés à son époque. Il faut soigneusement prendre garde à sa façon de sentir, de dire et de raconter, qui était habituelle dans son milieu et à son époque.

Tenir compte des genres littéraires est devenu aujourd'hui une évidence. Pensons par exemple aux textes de l'évangile de l'enfance : non, cela ne s'est pas passé « ainsi » et pourtant, ces récits ont un sens, veulent dire quelque chose qui reste important pour nous qui les lisons aujourd'hui dans un contexte totalement différent. Mais ce n'est pas tout : pour quoi *Matthieu* y a-t-il privilégié le point de vue de Joseph et *Luc* celui de Marie alors que *Marc* n'en souffle mot et que le prologue de *Jean* évoque une perspective tout autre : à qui ces traditions s'adressent-elles et comment se sont-elles constituées et pour répondre à quelles situations, à quels « intérêts » particuliers ?

Il a fallu des décennies pour que ces préoccupations soient mises en œuvre. C'est ainsi que dans un document émanant en 1994 de la Commission Théologique Internationale, le Cardinal Ratzinger devait rappeler que la gamme méthodologique des études bibliques s'était amplifiée d'une manière qui n'était pas prévisible il y a trente ans. En 2012, devenu pape sous le nom de Benoît XVI, il rappellera, dans l'introduction du troisième tome de son ouvrage consacré à Jésus de Nazareth, la nécessité de savoir prendre de la distance dans la lecture de la Bible. Ce n'est pas une parole qui s'adresse directement à nous en dehors de toute médiation.

*

Toutes ces réflexions ne sont pas sans importance pour notre façon de lire la Bible, et en particulier lors de son usage dans la catéchèse et la liturgie. Comment réagir aux textes parfois surprenants que l'Église nous propose chaque dimanche ? Se réapproprier ces textes est un véritable défi qui doit exciter notre curiosité.

Voici quelques recommandations que je vous invite à critiquer et à compléter en fonction de vos expériences personnelles et communautaires :

- Prendre l'habitude de lire ensemble le texte proposé sachant qu'il s'agit souvent d'un passage coupé de son contexte, mais dans un premier temps, l'accepter comme tel.

- Après un moment de silence, que chacun puisse partager, sans être interrompu, ce qui le frappe, ce qui l'étonne, ce qui le choque ou qui l'enthousiasme, ce qu'il ne comprend pas ou les questions qu'il se pose.
- Chacun peut alors réagir à ce qu'il aura entendu et enrichir ainsi la compréhension de la lecture – faire l'inventaire aussi des choses qui restent surprenantes ou problématiques.
- C'est toujours intéressant de comparer les diverses traductions d'un même texte, de consulter les notes en bas de page qui donnent des informations intéressantes, de jeter un coup d'œil sur les éventuels textes parallèles (dans les autres évangiles).
- Prendre connaissance du contexte : ce qui précède, ce qui suit, dans quel ensemble le texte choisi se situe, à quelle place il se trouve dans le livre dont est extraite la lecture : chaque évangile a sa logique propre en fonction du public auquel il s'adresse.
- Accepter de recevoir ce message comme un témoignage de croyants qui désirent nous faire partager leur expérience, qui ont fait des choix dans un but très précis.
- Si ce travail est effectué en préparation d'une célébration, imaginer par quels moyens faire partager à d'autres l'essentiel de ce que nous en avons retenu.

Et pour conclure, éviter à l'avenir de terminer la lecture par l'expression « *Parole du Seigneur* »

André DEGAND

Haïku

Dans un dialogue difficile

Silence
mon meilleur confident
pour trouver le ton juste

Léa QUIÉVY
Communauté Passages

Des nouvelles du Collectif européen

S'il nous a fallu quatre ans pour nous retrouver en journée de ressourcement, c'est il y a cinq ans maintenant qu'a eu lieu la dernière rencontre européenne des Communautés de Base (c'était à Rimini en 2018, sur le thème : "*Chrétiennes et chrétiens pour un monde plus juste dans une église plus pauvre*".)

Le Collectif européen travaille actuellement à préparer **la prochaine rencontre, en Italie à nouveau, du 20 au 22 septembre 2024** – dix ans après Buizingen dont beaucoup d'entre vous se souviennent sûrement.

Les délégués d'Autriche, d'Espagne, de France, Italie, Pays-Bas et Suisse se sont retrouvés début juillet à Bruxelles, accueillis par les Belges (Johan Bergé et moi-même) pour deux journées de travail préparatoire.

Après des discussions animées vu les différentes sensibilités, on s'est mis d'accord sur le thème suivant :

« Vers une spiritualité ouverte. Quelles démarches spirituelles dans un monde en quête de sens ? »

On a travaillé ensuite à ébaucher le programme, à récapituler notre demande à l'intervenant pressenti (Jose Arregi, qui n'est pas un inconnu pour les lecteurs de cette revue) et à définir les thèmes pour les ateliers. Massimiliano Tosato se chargera de trouver des étudiants en interprétariat pour faciliter la rencontre.

Il sera demandé à chaque délégation de fournir un apport, sous la forme de :

- la prise en charge d'un des ateliers,
- un support à afficher pour présenter aux participants les réflexions menées par les CCB belges comme contribution au thème.

Voyez l'article suivant à ce sujet.

Le 8 juillet, par une chaude soirée d'été, les délégués européens ont également pu effectuer une belle visite guidée dans le centre de Bruxelles, en compagnie de quelques membres de Communautés bruxelloises, après avoir participé à la célébration de la Communauté du Béguinage, et visité les différents espaces de l'église qui abrite le projet *House of Compassion*. Ce projet s'engage résolument en faveur des plus précaires de notre société : ce soir-là dans l'église, des musiciens syriens préparaient un concert, et une exposition dénonçait toutes les situations contemporaines d'esclavage. Un lieu essentiel à voir à Bruxelles.

Sylvie KEMPGENS,
déléguée des CCB Wallonie-Bruxelles au Collectif européen

L'écospiritualité pour la Rencontre européenne

Rejoindre les préoccupations de la jeune génération. Inspirer le mouvement de conversion indispensable à changer nos comportements, nos modes de vie, nos priorités, nos dépendances. Résister aux tentations néolibérales (maîtriser tout, pouvoir tout, avoir tout).

Face à tous ces défis, l'écospiritualité propose un chemin. Et nous suggérons que, nourrie notamment de la série « Des arbres qui marchent » que vous pouvez visionner librement sur Internet¹, la Belgique francophone porte ce thème lors de la rencontre européenne des CCB à Pesaro en septembre prochain. Il s'agira en effet de traiter de la spiritualité ouverte et des démarches spirituelles pour aujourd'hui.

Mais l'écospiritualité, c'est quoi, nous direz-vous. Voici ce qu'écrit Michel Maxime Egger à ce sujet : *En fusionnant deux mots sous la forme d'un néologisme, cette « notion liane » traduit l'idée qu'écologie et spiritualité forment un tout.*

Elles sont indissociables, parce que nous sommes avec la Terre dans une communauté d'être, de vie et de destin.

Parce que la nature – au-delà de ses apparences matérielles – a une âme. L'écospiritualité appelle à un dépassement des dualismes (nature/culture, esprit/matière, visible/invisible, masculin/féminin, etc.) et à une "reconnexion" profonde au vivant comme clé de la "grande transition" écologique et sociale à accomplir².

Dans l'encyclique *Laudato Sí*, il était également question d'écospiritualité. Émeline De Bouver l'expliquait ainsi : dans cette encyclique, le pape François n'invite pas uniquement à développer une forme d'activisme écologique qui multiplierait les actions collectives dictées par notre rationalité et qui s'appuieraient sur notre volonté ; il s'agit également de développer une attitude moins active, moins volontaire, de développer la capacité de se mettre à l'écoute de la nature, de développer une forme

¹ <https://desarbresquimarchent.com/index.php/la-serie/>

² in « *L'écospiritualité, un chemin entre Terre et Ciel* », revue *Études*, n° 4302, mars 2023 : <https://www.revue-etudes.com/article/l-ecospiritualite-un-chemin-entre-terre-et-ciel/24891>

d'attention aux cycles naturels, de nous mettre en position de disponibilité aux enseignements de la nature et du vivant ¹.

Le pape François nous invite aussi à développer des « vertus écologiques ». Le respect, car chaque créature a une valeur intrinsèque. La gratitude, pour tous les dons - indispensables à notre vie - et pour l'hospitalité que la Terre nous offre. L'émerveillement, devant les beautés et l'extraordinaire diversité de la création ².

A Pesaro, en septembre prochain, les participants belges se verront confier l'animation de deux temps d'atelier sur ce thème de l'écospiritualité. Voulez-vous nous aider à les préparer en réfléchissant en communauté ? Nous vous proposons les questions suivantes, mais toutes vos suggestions seront les bienvenues :

- avez-vous une expérience personnelle, une réflexion d'écospiritualité à partager ?
- est-il possible, selon vous, de donner une dimension communautaire à l'écospiritualité ? comment la communauté peut-elle vivre l'écospiritualité ? qu'est-ce que la communauté peut apporter à l'écospiritualité ?
- pour n'être pas que dans le verbal lors des ateliers, auriez-vous une animation particulière à suggérer ?

Il est d'usage aussi que chaque délégation apporte et présente un support pour illustrer et partager les réflexions que les CCB auront menées par durant le temps de préparation.

Merci déjà pour vos contributions (à envoyer avant juin 2024 à l'adresse suivante : mcterlsnoy@gmail.com)

Pour ceux qui souhaiteraient nous accompagner à Pesaro du 20 au 22 septembre 2024, les détails pratiques seront communiqués ultérieurement mais bloquez déjà votre agenda (et prévoyez large si, par souci de votre empreinte carbone, vous vous sentiez prêts à faire les trajets en train !)

Sylvie KEMPGENS et Marie-Christine TERLINDEN-SNOY

P.S.: Nous découvrons avec intérêt que le thème et certains intervenants du prochain [Forum RivEspérance](#) coïncident avec nos préoccupations !

¹ « S'engager pour l'écologie intégrale : entre action et retrait », revue *En question*, n° 120, mars 2016, p. 26.

² Michel Maxime EGGER, « L'écospiritualité : clé de la transition écologique et sociale », revue *En question*, n° 138, automne 2021, pp. 35-36.

Au Conseil Interdiocésain des Laïcs, la rencontre du 30 septembre

Ce bel endroit de La Pairelle où nous étions conviés pour une journée ensoleillée « au vert » a permis de multiples rencontres et échanges sur des thèmes bien précis. Un tour de table utile nous a permis de faire la connaissance de nouveaux membres comme le secrétaire général de l'UFAPEC, ainsi qu'une jeune chercheuse au SEGEC, une personne des Fraternités Charles de Foucault, et quelques « électrons libres » qui sont souvent bénéfiques dans une assemblée.

Nous avons visionné une interview, animée par Vincent Delcorps, évoquant la rencontre des délégués au sein du synode européen à Prague en février 2023. Le cardinal De Kesel, un des quatre interviewés, était frappé par la réelle écoute de la part des délégués des 39 pays européens. Sur ces 600 délégués, quarante laïcs dont 1% de jeunes étaient aussi représentés, il y avait quatre Belges.

Le cardinal De Kesel a parlé de 4 jours d'écoute et de dialogue. « *Élargir l'espace de notre tente* » faisait partie de l'esprit de l'assemblée. Il n'y eut pas vraiment de débats, mais beaucoup de choses furent dites. C'est la première fois qu'il y eut une discussion aussi engagée sur l'avenir de l'Église. Des sensibilités différentes importantes entre les églises de l'Est et de l'Ouest émergeaient, mais le souci commun de construire ensemble la synodalité existait incluant, entre autres, le besoin d'augmenter la participation des laïcs et leur formation. On retrouve, en effet, l'intuition de Vatican II dans la perception de l'Église comme peuple de Dieu.

Le synode est un chemin qui prendra du temps. La donne a pourtant changé : on parle maintenant de sujets tabous sans pour autant avoir la prétention de résoudre les blocages pour l'instant.

Un grand parcours est encore à faire, insiste le cardinal, quant à la place des femmes dans l'Église, place que leur octroie pourtant l'Évangile.

Il en va en même des exclus et des jeunes. Et ces derniers, comment les approcher ou les accrocher ? Les délégués ont constaté qu'ils se divisaient en deux entités : les plus traditionnels et ceux qui découvrent, mais n'ont

aucune culture religieuse et pour qui la messe n'est pas la bonne porte d'entrée. « Seule la soif te guide vers la source » dit un chant de Taizé.

La question de l'ordination des prêtres se pose. Doit-on changer toute la tradition latine ou bien faire des exceptions ? Qui ordonne qui ? Le cardinal estime que la communauté devrait susciter la mission.

Peut-on parler d'une Église européenne ? Il faudrait d'abord la comprendre comme un espoir d'unité dans la diversité. Comprendre cette diversité comme une richesse.

Pourrons-nous arriver à une délocalisation des décisions ? Arriverons-nous à une position commune au regard des grandes diversités existant dans les églises européennes ? Est-ce la voie à suivre du tout au local au risque d'entraîner des divisions en Europe sur la question de l'ordination des prêtres mariés, par exemple ? Personne pourtant ne doutait du chemin synodal, même si les participants n'étaient pas d'accord sur différentes questions et la manière de les résoudre. Une conviction transparaissait : la transmission de la foi est essentielle, mais ne se fera pas sans une modernisation de l'Église.

« Le pape François a tourné une page. Il a commencé quelque chose dont il ne connaît pas l'avenir », estime le cardinal De Kesel. Il pense qu'il ne faut pas attendre des résultats avant deux ou trois ans. Chacun est appelé à une conversion synodale et collective. Nous pouvons tous aller plus loin au niveau de l'accueil et de l'ouverture. Il nous encourage à **faire confiance** et à avancer dans le chemin synodal qui est le reflet d'une Église qui a déjà changé. Elle doit devenir synodale pour annoncer l'Évangile qui est un vrai défi dans notre monde actuel. Cette évangélisation implique une conversion de soi-même ; c'est à cela que nous encourageant les Écritures.

Nous devons faire société pour faire changer la société !

Marie-Christine TERLINDEN-SNOY et Yvonne MIGNOT



La lettre de H.L.M.

Les abus sexuels au sein de l'Église : suite et pas fin...

On se doutait bien ne pas en avoir fini avec ces scandales d'abus sexuels sur mineurs par des membres du clergé, épreuve gravissime pour la crédibilité de l'Église catholique autant qu'opportunité rêvée pour certains médias. On propose ici trois portes d'entrée dans la complexité de ce phénomène : un aperçu des enquêtes d'abord, l'importance des témoignages des victimes ensuite, l'appel aux autorités de l'Église pour une réforme de sa pratique mais surtout de ses idées...

Des chiffres et des analyses

En septembre dernier, c'est la Suisse qui a donné un nouveau coup d'envoi avec la publication d'une étude d'historiens de l'Université de Zurich, étude indépendante mais mandatée par des organes catholiques dont la Conférence épiscopale.¹ Il en ressort que 1002 situations et 921 victimes d'abus sexuels ont été identifiées jusqu'à présent dans toute la Suisse. Mais on précise avoir la preuve d'un grand nombre de cas dissimulés et de documents détruits dans plusieurs diocèses. L'Université de Zurich a donc décidé de poursuivre et élargir son travail de 2024 à fin 2026, en accord avec les mandataires pour établir l'ampleur réelle des abus, la responsabilité de l'État dans le placement de mineurs et les liens entre les spécificités catholiques et les abus.²

Ces chiffres n'ont évidemment aucune commune mesure avec l'estimation impressionnante venue de France il y a deux ans. Calculée par la CIASE (Commission Indépendante sur les Abus Sexuels dans l'Église), 330 000

¹ Une présentation exhaustive est faite dans *La Civiltà Cattolica* par Hans ZOLLNER s.j. <https://www.laciviltacattolica.com/the-report-on-abuse-in-the-catholic-church-in-switzerland/>

² Nous avons puisé ces informations dans plusieurs articles de RTS, en particulier <https://www.rts.ch/info/suisse/14315821-en-europe-de-grandes-disparites-sur-le-nombre-dabus-sexuels-dans-lEglise-catholique.html>

victimes ont été dénombrées depuis les années 50. D'autres chiffres ont été calculés pour la même période historique. En Allemagne, une enquête universitaire a recensé 3600 mineurs victimes. Au Portugal, une commission indépendante a identifié plus de 4800 mineurs victimes d'abus.

La grande disparité des chiffres peut s'expliquer par des moyens de compter très différents. Les Français ont complété leur enquête de terrain par un sondage, touchant ainsi des victimes qui n'ont jamais fait la démarche de se signaler. C'est donc une estimation "haute", compte tenu du fait que les sondés n'ont pas de preuve à présenter, par exemple. À l'inverse, les pays qui se sont contentés d'examiner les archives existantes font une estimation "basse", n'identifiant que les victimes qui ont fait une démarche et dont le dossier n'a pas été détruit par l'administration de l'Église catholique.

Dans plusieurs pays de tradition catholique, il est en outre encore difficile d'avoir une vision claire de la situation. En Pologne, le nombre de victimes identifiées ne dépasse pas un millier, soit quatre fois moins que dans un pays confessionnellement mixte comme l'Allemagne. En Espagne, l'Église catholique a même refusé qu'une commission indépendante accède à ses archives, contraignant le Parlement à créer sa propre commission d'enquête. À la fin du mois d'octobre, le Médiateur du peuple a révélé que le résultat du sondage de cette commission était de 440 000 cas ! En Italie enfin, la Conférence épiscopale ne s'intéresse qu'aux cas plus récents que l'an 2000 et a rendu public fin 2022 le nombre d'abus qu'elle a enregistrés : 86, pour un pays de 60 millions d'habitants...

Évoquer la Belgique n'est pas facile, en dépit du fait qu'elle fut pionnière : il y a eu une Commission interdiocésaine dès 1999 avec l'objectif d'indemniser des victimes, puis une Commission Adriaenssens également mandatée par l'Église en 2010, suivie la même année par la Commission Lalieux axée sur "les réponses à donner" et aujourd'hui par la Commission De Wit.

Ces différences invitent donc à s'interroger sur l'objet même des commissions instituées et sur les personnes qui les mènent, comme l'ont bien fait Anne Lancier et Louis-Léon Christians dans *La Libre*¹ il y a quelques semaines : quand on exige par exemple qu'une enquête soit indépendante, c'est bien sûr par rapport à l'Église, mais aussi par rapport à l'État et à toute

¹ Voir Anne LANCIER, *Dissemblances et convergences des commissions d'enquête sur les abus sexuels dans l'Église*, dans la *Revue du Droit des religions*, mai 2023 : en accès libre sur <https://journals.openedition.org/rdr/2105>

pression des politiques : la justice doit y avoir sa place... La qualité reconnue aux travaux de la CIASE en France tient apparemment à cette distance et à son statut judiciaire qui lui donnait le pouvoir d'investiguer partout : attendre que les victimes se signalent ne suffit pas, il faut réellement "mener des enquêtes" pour que la vérité soit faite. L'auteure conclut pourtant son analyse en soulignant la convergence des résultats de toutes les méthodes utilisées.

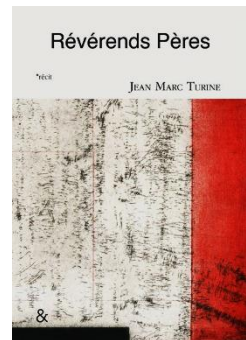
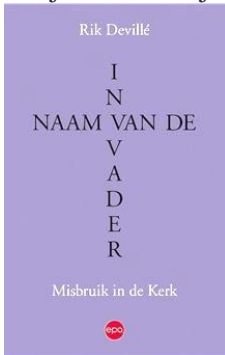
L'écoute des témoignages

Nos médias ont abondamment commenté l'émotion suscitée en Flandre par la diffusion de *Godvergeten (Les oubliés de Dieu)* sur la VRT, une série documentaire en quatre épisodes qui donne la parole à une vingtaine de victimes d'abus sexuels, en particulier certaines d'entre elles « longtemps considérées comme peu crédibles et déçues par le comité d'arbitrage » mis en place après la Commission Spéciale du Parlement en 2010. Cette série n'aurait jamais vu le jour si les réalisatrices Ibbe Daniëls et Ingrid Schildermans n'avaient pas lu le livre de l'abbé Rik Devillé de 2019 "*Au nom du Père*"¹. L'ouvrage de l'ancien curé de Bui-zingen, aujourd'hui âgé de 79 ans, les a marquées à tel point qu'elles ont voulu rencontrer l'auteur : depuis trois décennies, il est la personne de confiance des victimes de la pédocriminalité dans l'Église et avait créé dans ce but *Mensenrechten in de Kerk*. Mais faire témoigner les victimes n'était pas évident. Les deux femmes ont travaillé pendant deux ans sans lâcher prise. C'était un vrai défi.

L'impact médiatique a été tel et l'émoi si vif que les évêques flamands ont réagi immédiatement par la voix de Mgr Bonny et que nos politiciens s'en sont mêlés également créant une nouvelle Commission, le Premier ministre annonçant déjà qu'il faudrait peut-être rediscuter du financement des cultes... La rediffusion de *Godvergeten* (sous-titré en français) sur la RTBF aura aussi permis d'entendre le témoignage d'une autre victime, Jean-Marc Turine, auteur de *Révérands Pères*², qui tient à souligner l'accueil et l'écoute remarquables qu'il a rencontrés auprès des autorités religieuses.

¹ Rik DEVILLÉ, *In naam van de Vader*, éditions EPO, 2019, 408 pages.

² Jean-Marc TURINE, *Révérands Pères*, éditions Esperluète, 2022, 128 pages.



Pour des changements en profondeur

Après tous ces travaux d'enquête indispensables, toujours en cours selon les pays, après l'établissement des causes – établies comme "systémiques" par la CIASE – c'est à cette écoute des victimes qu'il convient d'accorder toute notre attention.

Dans un article de *La Croix*, Isabelle de Gaulmyn¹ a bien montré que c'est finalement au plan de ses idées, de ses principes, autrement dit de sa théologie, que l'Église est invitée à se transformer radicalement.

« L'expérience des témoignages d'abus sexuels dans l'Église et de leur réception par la hiérarchie ecclésiale illustre bien la nécessité pour l'institution de toujours "partir du réel". [...] C'est à partir du moment où elle a enfin accepté d'écouter les victimes, où elle a fait une place à leurs récits, que l'institution est sortie de sa froideur pour prendre la mesure de la gravité et de l'ampleur du phénomène. De ce point de vue, l'expérience vécue et racontée est primordiale. Elle seule pouvait aller au cœur des évêques, les bousculer, remettre en cause des années de silence et de politique de l'autruche. On ne peut que se réjouir de voir que l'Église a réappris, à travers cette terrible épreuve de la découverte des abus sexuels, à se laisser bousculer par les victimes, et à accepter de partir de leur témoignage pour reconstruire. [...] »

« À condition de ne pas devenir otage de l'émotion, en enfermant les victimes dans le registre de leur récit. [...] Le témoignage est nécessaire, il libère et bouscule tout à la fois. Il joue le rôle d'un éveillé de conscience. Mais cela ne suffit pas. Les associations de victimes le savent bien, qui demandent à être partie prenante, aussi, de la solution, qu'on les écoute pour mettre en œuvre les politiques de réparation et de prévention, et pas seulement pour raconter des témoignages... »

« La théologie doit au contraire partir de ce réel, pour le confronter à d'autres savoirs, d'autres expériences, et poser ainsi les bases d'une nouvelle réflexion. Une théologie qui ne serait qu'émotion pourrait rapidement aller vers une manipulation des consciences, et une perte du libre arbitre. »

C'est vrai qu'on n'a pas eu l'habitude de "faire de la théologie" autrement qu'en "théorie", à partir d'idées. Un rééquilibrage s'impose...

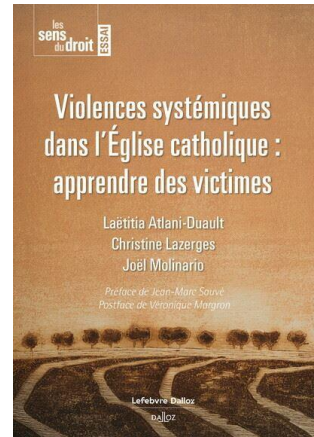
Pierre COLLET

¹ <https://www.la-croix.com/debat/Changer-theologie-face-crise-violences-sexuelles-2023-11-08-1201289934>

Il n'est pas possible au prêtre de pardonner à la place des victimes

Il y a tout juste deux ans, au moment de la sortie du rapport de la CIASE en France, Jean-Marie Culot nous faisait déjà part de ses réflexions sur le secret de la confession¹ qui avait suscité une polémique avec l'archevêque de Paris. Ce thème de la confession-réconciliation, de ses ambiguïtés, de son évolution depuis le rite communautaire jusqu'aux tarifications du Moyen Âge et au rendez-vous individuel confondu avec la guidance spirituelle, ce thème revient en force dans un livre de trois membres de la Commission. Nous avons obtenu d'Olivier Abel, théologien protestant, l'autorisation de partager sa réflexion publiée dans La Croix. Il y recentre la discussion sur le sujet qu'on n'aurait jamais dû oublier si on avait un peu mieux entendu le message des évangiles : la question du pardon et la priorité du respect des personnes. (P.C.)

La lecture du livre de l'anthropologue Laëtitia Atlani-Duault, de la juriste Christine Lazerges et du théologien Joël Molinaro, sur les *Violences systémiques dans l'Église*², donne à penser. L'importance de ce livre tient à ce qu'il part des mots mêmes des victimes. La justice en est déplacée vers sa fonction restauratrice qui est d'abord d'entendre, de faire entendre la plainte – et c'est la force de l'écoute qui fait, pour reprendre l'expression magnifique d'une plaignante, « *passer du statut de victime à celui de témoin* ».



¹ Jean-Marie CULOT, *Un bruyant secret*, dans HLM décembre 2021, et <http://paves-reseau.be/revue.php?id=1909> et l'article cité de René POUJOL qui a suscité pas moins de 241 commentaires à ce jour... : <https://www.renepoujol.fr/le-secret-de-la-confession-superieur-aux-lois-de-la-republique/>

² Laëtitia ATLANI-DUAULT, Christine LAZERGES et Joël MOLINARIO, *Violences systémiques dans l'Église catholique. Apprendre des victimes*, Dalloz 2023.

Véronique Margron, dans sa belle postface, concentre la question autour du verrou du sacrement de pénitence. Et elle ajoute : « *verrou qui situe le dire sur la sexualité uniquement dans le lieu du mal, du mal faire, du mal penser et qui par là même en fait un lieu mauvais, impur...* ». C'est peut-être là le point principal de la Réforme que nous avons tous oublié. Nous avons reçu de l'apôtre Paul un idéal sexuel de chasteté : l'instinct sexuel est irrésistible, il faut donc le réguler par le mariage et la procréation.

Cette morale plus stoïcienne que biblique a globalement triomphé, et nous avons oublié la protestation des temps de la Renaissance évangélique et des Réformes, qui redécouvre en lisant la Genèse qu'il n'est pas bon pour l'humain d'être seul, et que la vie en couple est bonne et voulue par Dieu. Nous avons oublié que Calvin défendait contre Castellion la présence dans le canon biblique d'un Cantique des cantiques, où l'appel amoureux retentit en dehors de toute question de mariage ou d'enfants. Nous avons oublié *L'Héptaméron* de Marguerite de Navarre, qui se moque des religieux qui voulant faire l'ange deviennent diaboliques.

Ecclésiologie verticale

On pourrait s'attendre à ce que le penseur protestant que je suis rappelle comment Luther s'était déjà attaqué à la réduction de la pénitence publique et liturgique à une pénitence individuelle, sous le secret absolu de la confession. Et que l'une des causes de la Réforme au XVI^e siècle n'était autre que de substituer une conception plus horizontale et synodale de l'organisation de l'Église. Mais je voudrais dire que ces questions nous concernent tous, je dirais toutes religions confondues, et au-delà, car ce sont là des logiques institutionnelles très lourdes.

Ce n'est pas seulement la question d'une gouvernance autoritaire, autour de la sacralisation des prêtres, vus comme les représentants de Dieu. Cette forme verticale de représentation est peut-être aussi au fond de notre conception du politique, et il n'est pas si facile de s'en défaire, même lorsqu'elle se sécularise et se déguise (voyez les gourous du développement personnel !). Cette ecclésiologie verticale se manifeste dans une sorte de solitude du pouvoir. Et surtout par un monopole exorbitant, qui est le monopole du pardon.

Le monopole du pardon

Tout au long des trois chapitres qui constituent l'ouvrage, nous tournons sans cesse autour du thème de la perversion du sacrement de pénitence, et

d'un abus du pardon, à la fois accordé par le prêtre à lui-même et exigé de la victime. Nous sommes bien là au nœud à la fois anthropologique, juridique et théologique de toutes nos questions. Le fond du problème n'est pas seulement l'injonction au pardon exigé par l'institution, ni que le pardon serait l'instrument d'une culture du silence, de la soumission.

Ce n'est pas seulement l'articulation de l'individuel et du collectif, de manière à ce que toute la communauté soit impliquée. C'est que l'Église romaine se soit construite sur le monopole du pardon, c'est-à-dire sur une formulation théologique où le pardon, acte régalien par excellence, et qui viendrait de Dieu seul, serait en quelque sorte délégué au souverain pontife, et par la voie apostolique au prêtre. C'est ce monopole qui a permis jadis à des religieux de protéger des chefs de milice nazie à qui ils avaient pardonné, court-circuitant l'institution de la justice. C'est ce monopole qui permettait encore naguère de gérer entre soi les abus sexuels.

Le pardon ne peut être délégué

Si nous voulons penser un christianisme qui tenterait de « *se réinventer à partir de la source évangélique de son message* », il faut, comme le propose Joël Molinario, revenir à l'Évangile, par exemple celui de Matthieu au chapitre 18 (« *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel* »). Mais il faut le lire à la manière très originale qui est celle de Hannah Arendt, quand elle estime que la grande invention de Jésus, qu'elle qualifie de proprement politique, est d'avoir annoncé que, loin que le pardon soit le monopole du prêtre ou du roi, tous les humains ont le fragile pouvoir de pardonner, et d'ailleurs aussi de promettre que Dieu pardonne « *comme nous pardonnons* ». C'est d'ailleurs le message permanent de Jésus : « *Vous pouvez* ».

L'institution de la justice passe par celle du tiers, qui interdit de se venger soi-même. Mais en dernière instance, le pardon ne saurait être délégué : il n'est pas possible de pardonner à la place des victimes, ni de demander pardon à la place des coupables. C'est là en effet la pierre d'angle d'une conception toute différente de l'institution, qui repose en dernière instance sur la capacité de repentance et de pardon de chacun, que nul ne peut faire à sa place. Cela a peut-être beaucoup à voir avec la synodalité, sinon la démocratie, qui sont aujourd'hui profondément à réinventer.

Olivier ABEL
dans *La Croix* du 14 novembre 2023

Adieu à Jean Schobbens (1935-2023)

C'est au tournant du siècle que Micheline Maca et Jean Schobbens ont rejoint *Hors-les-Murs* où très rapidement ils ont pris une place significative. C'est l'époque où l'une des préoccupations de l'association concernait les "compagnes clandestines" de prêtres qui faisaient appel à nous. Dès 2003, le "jeune couple" a offert à plusieurs d'entre elles et parfois même avec leurs conjoints ses services d'écoute, d'accompagnement, et même d'accueil dans leur maison à Journal. Est-ce cette aptitude à l'écoute et ce désir de servir qui expliquaient sa volonté de continuer son ministère de prêtre ?



Nous nous souviendrons aussi des débats télévisés auxquels Jean a accepté de participer pour représenter *Hors-les-Murs* et pour témoigner qu'il est bon de conjuguer mariage et ministère presbytéral : on a très vite compris qu'il préférerait "changer d'Église" que de renoncer à ce choix de vie.

Merci Jean pour ce témoignage de service et de fidélité.

Pierre COLLET

Jean Schobbens, passant¹ par la mort...

Dans son homélie d'hommage, Joris Vercammen, l'évêque dont relève la communauté de Journal, souligne les traits marquants de la personnalité de Jean et ses choix apostoliques :

« Et Jean a appris à voir au-delà de ce qu'elle² pensait être juste. Parce qu'en tant que prêtre, Jean s'est retrouvé dans la ville, d'abord en tant qu'enseignant, puis en tant que vicaire. Cependant, il ne s'est pas laissé prendre par la prétendue décence de la bourgeoisie ni par les petites règles ecclésiales. Jean a appris

¹ Le 12 septembre 2023, « l'ancien curé de Champlon (Tenneville), Jean Schobbens vient de quitter les siens à l'âge de 88 ans, à Journal, où il était établi. » *L'Avenir* du 14-09-2023.

² Elle ? L'Église catholique 'de' Mgr Joseph-Ernest Van Roey

à regarder au-delà, vers les gens dans la rue, et il a vu comment les gens étaient laissés pour compte. En tant qu'aumônier d'une maison d'enfants, il a vu la souffrance des enfants. Il a fait l'expérience de l'impuissance de leurs parents. Plus tard, à l'hôpital psychiatrique, il a rencontré des personnes dont la mauvaise santé les avait poussées en marge de la société. Enfin, en tant que curé de paroisse au centre de la métropole, il a vu à quel point son église était vide alors que tant de gens marchaient dans les rues. Étant des âmes en peine.

[...] Son flamboiement lui permettait d'attirer précisément les personnes ignorées par les autres, et sa jovialité leur permettait de se sentir les bienvenus chez lui. Son cœur et sa maison leur étaient ouverts. Il aimait pouvoir donner.

C'est cette même amitié qui a donné naissance à la communauté du Bon Pasteur il y a une vingtaine d'années. Dans la petite chapelle de la maison et plus tard autour de la table, Jean présidait l'Eucharistie, le sacrement de l'amitié de Jésus. »

De son choix, insolite, d'épouser Micheline tout en poursuivant son ministère et de s'être tourné vers l'Église Vieille Catholique d'Utrecht¹, Jean lui-même s'était expliqué dans un article d'HLM² dont cette piquante évocation d'une austère entrevue à l'archevêché :

« Passé mes septante ans, je décide de franchir, non plus le feu orange, mais le feu rouge... celui du célibat et du mariage. Un pas trop loin ! Mon bon sens proverbial semble me faire défaut, et une missive brève d'un chanoine inconnu me signale qu'au lendemain de mon mariage, je ne serai plus habilité ni à prêcher, ni à célébrer les sacrements.

Ce chanoine, qui doit sûrement exercer sa paternité en cascade, ne se donne la peine ni d'un coup de fil (si possible amical), ni d'une proposition de rendez-vous pour essayer de comprendre, ni même d'un mot de remerciement pour les quarante années de bons et loyaux services... Mais me voici libéré... Libéré de cette église romaine, de ses incohérences, de ses hypocrisies, de ses silences, de son influence.

Je découvre la liberté des fils de Dieu, me voilà gitan sur les chemins du royaume et vagabond à la recherche de la terre promise. C'est ainsi que je rencontre un évêque, bien modeste, dans une église tout aussi modeste. Il prend le temps de m'écouter, et m'invite à rencontrer son presbyterium, une

¹ [Église vieille-catholique - Wikipédia \(wikipedia.org\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Église_vieille-catholique)

² <http://www.paves-reseau.be/revue.php?id=426> ; aussi :

<https://www.sudinfo.be/art/872914/article/a-la-une-du-journal-numerique/2013-12-03>

fois par mois, lors d'une rencontre fraternelle. Avec étonnement, je constate que chacun de ces confrères, l'évêque compris, travaille, est marié, et élève une famille, souvent nombreuse. Les célibataires, peuvent vivre au sein d'une petite communauté monastique.

Au milieu de ce cercle, je trouve ma place. L'évêque tient compte de mon épouse, il s'informe de ma santé, de ma famille. Je rencontre de l'amitié, de l'estime, un intérêt véritable pour qui je suis et ce que je fais. Mes projets pastoraux sont écoutés avec attention, et encouragés. Il me confie, à ma demande et à celle de mon épouse, une mission apostolique et m'incardine dans son diocèse de l'Église vieille catholique. Il m'offre un second souffle au service de la communauté des croyants. Je m'y accroche comme à une bouée, je l'avoue, car il n'y a aucune assistance psychologique d'accompagnement dans l'église latine, qui se veut solidaire du monde entier et tellement non-violente qu'elle en oublie que la charité chrétienne commence au sein de sa maison, et efface d'un trait de plume et avec beaucoup de mépris, l'humanité qui habite aussi ses ministres en difficulté de réorientation.

Me voilà dans une église sœur, quoiqu'en dise l'église mère...

Je commence à trouver doucement un nouveau rythme, comme un enfant qu'on jette dans la piscine avec la perche d'un moniteur comme seul soutien et guide. Mais à la différence de cet enfant, derrière la vitre de la cafétéria, il n'y a pas de parents inquiets devant cette audace, mais il y a mon épouse qui croit en moi.

Je ne renie rien, je ne regrette rien de ce que j'ai été et de ce que j'ai fait. Chaque étape a été nécessaire pour arriver à ce que je suis, aujourd'hui : un prêtre heureux, serein, en paix ! »

Mais c'est à Micheline¹, à qui nous renouvelons nos condoléances et redisons notre amitié, qu'il convient de laisser le dernier mot :

« [...] pour moi, au vu de tout ce que je reçois comme témoignages et messages, il me paraît évident que Jean va laisser sur terre une trace profonde et lumineuse de son passage. Je ne doute pas que cette route continue pour lui.

Sa dernière sortie fut celle de mon ordination, et c'est une chose très émouvante pour moi de me dire que j'ai repris le flambeau qu'il m'a passé et que je peux continuer, dans son esprit, l'animation de notre communauté. »

Jean-Marie CULOT, pour le Conseil de *Hors-les-Murs*

¹ micheline.jean.schobbens@hotmail.com



Depuis 1980, Hors-les-Murs est une association qui réunit, avec leurs conjoints, des femmes et des hommes qui ont renoncé à l'état religieux, qui ont quitté ou ont été priés de quitter le ministère sacerdotal, ainsi que des prêtres en fonction et des laïcs qui partagent ses objectifs : informer, défendre des droits, écouter et s'entraider, sensibiliser et susciter une opinion publique adulte dans l'Église. Au plan international, HLM fait partie de la Fédération Européenne des Prêtres Catholiques Mariés.

Contacts (membres du Conseil de HLM et du comité de rédaction) :

Pierre et Marie-Astrid COLLET : 067 210 285 pierrecollet@hotmail.com

Jean-Marie et Thérèse CULOT : 02 733 58 54 jeanmarie.culot@gmail.com

Angela MAILOT-DEL REY : 010 600 686 angeladelrey54@gmail.com

Joseph et Monique PIRSON : 081 22 56 96 pirsongoose@hotmail.be

Adresse de l'Association : chemin Barbette 3, 1404 Bornival

Blog : www.hors-les-murs.be

Site web de la Fédération Européenne : www.pretresmaries.eu

Ce bulletin est publié par le réseau PAVÉS en partenariat avec la coordination des Communautés de Base de Wallonie-Bruxelles. L'abonnement annuel de 10 € ou plus, à votre convenance, est à payer au compte de Hors-les-Murs : **BE20 0882 8180 0856 – Code BIC : GKCCBEBB**

Le réseau PAVÉS, Pour un Autre Visage d'Église et de Société

est né en 1995 en réaction à l'exclusion de Jacques Gaillot du siège épiscopal d'Évreux, et en prolongement de l'enquête qui a rassemblé plus de deux millions de signatures pour déboucher sur la naissance de *Nous Sommes Église* en 1996. Les objectifs redisaient l'urgence de réformer radicalement l'Église pour la rendre plus proche du message de Jésus, plus participative et plus égalitaire. Avec la conviction que cette Église n'existe pas pour elle-même, mais est au service du Royaume, autrement dit d'un projet de société humaine, juste et fraternelle comme l'avait rêvé Jésus.

Notre réseau belge francophone comptait à l'époque une dizaine de groupes. Il en reste trois aujourd'hui pour poursuivre ces objectifs, entre autres via ce bulletin trimestriel. Mais leurs militants existent toujours, pensons-nous, puisque nous comptons quelque 400 abonnés et l'envoyons à plus de 700 adresses.

Au plan international, PAVÉS soutient et collabore avec le *Réseau Européen Églises et Libertés* www.en-re.eu/ et avec le réseau *We Are Church International* www.we-are-church.org/413/. Notre site web donne accès à presque tous les articles publiés dans nos bulletins, à d'autres aussi : www.paves-reseau.be/

SOMMAIRE DE LA REVUE COMMUNE DU RÉSEAU PAVÉS n° 77

(HLM n° 174 – CEM n° 141)

PAVÉS

♦ Liminaire (P. Collet)	1
♦ Éditorial : Le sang symbole de mort ou de vie ? (Ph. Liesse)	2
♦ Autour de l'ouvrage de Gaël Giraud <i>Composer un monde en commun</i> : suite (J. Pirson)	4
♦ <i>Tous démissionnaires</i> , de Michaël Singleton, livre 2 (J. -M. Culot)	11
♦ Bernanos, lanceur d'alerte (M. Clotuche)	14
♦ Dire Dieu quand les croyances s'effondrent (Ph. Liesse)	17
♦ Écho de "La théologie par les pieds" n° 3 (J. Pirson)	22
♦ Après la première session du synode (P. Collet)	25
♦ "Rendons l'Église au Peuple de Dieu" : suite (Ph. Liesse)	30
♦ Dieu créativité de l'univers ? (É. Mayence)	32
♦ Ai-je perdu la foi ? (J.-M. Culot)	33

COMMUNAUTÉS EN MARCHÉ

♦ Préambule (M.-C. Terlinden-Snoy)	36
♦ La Journée de rencontre et de ressourcement (É. Mayence)	37
♦ La "démocratie profonde" (O. Chaput)	38
♦ Échos des carrefours (J. De Cat)	42
♦ L'Assemblée Générale 2023 (J. De Cat & S. Kempgens)	43
♦ † Adieu à Norbert Leboutte (M.-J Meessen, R. A.-M. Beaulieu-Kaiser)	45
♦ † Adieu à Annie Hubin (La Communauté Cauchy)	47
♦ Témoignage (C. Walrave)	48
♦ Libérons la parole (A. Degand)	51
♦ Des nouvelles du Collectif européen (S. Kempgens)	54
♦ L'écospiritualité (S. Kempgens & M.-C. Terlinden-Snoy).	55
♦ Des nouvelles du C.I.L. (M.-C. Terlinden-Snoy & Y. Mignot)	57

HORS-LES-MURS

♦ La Lettre de H.L.M. : Abus sexuels, suite et pas fin... (P. Collet)	59
♦ Il n'est pas possible au prêtre de pardonner à la place des victimes (O. Abel)	63
♦ † Adieu à Jean Schobbens (J.-M. Culot & J. Verammen)	66

Tous les articles sont publiés sous la responsabilité de leur auteur